

Le Journal

Document les
Internationales
Contemporaines



DANS CHATEAU-THIERRY RECONQUIS

FOP 47

Le Président Raymond Poincaré
félicite les boulangers qui ne
furent pas devant l'invasion.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

ALAN SEEGER, Le Poète de la Légion Étrangère, ses lettres et ses poèmes écrits durant la guerre. — (Un vol. in-16. — Payot, éditeur.)



C'est un livre bien émouvant que celui de cet étudiant soldat dont la jeune existence, déjà pleine des souvenirs les plus rares puisés dans ce golfe du Mexique qu'aimait Lafcadio Hearn, devait se terminer sur un champ de bataille de la Somme au service de l'idéal français.

Voici quelques vers d'un de ses plus beaux poèmes qui, récité dans toutes les universités d'Amérique, ouvrit au jeune légionnaire les portes du temple de l'Immortalité.

J'ai un rendez-vous avec la Mort, à quelque barricade disputée, quand le Printemps reviendra avec son ombre bruissante et que les fleurs de pommier voltigeront dans l'air ! J'ai un rendez-vous avec la Mort quand le Printemps ramènera les beaux jours azurés !

Il se peut qu'elle prenne ma main et me conduise vers son ténébreux domaine, qu'elle close mes yeux et arrête mon souffle... Il se peut que je passe encore auprès d'elle. J'ai un rendez-vous avec la Mort sur le versant déchiqueté de quelque colline délabrée, quand le Printemps reviendra faire son tour cette année et qu'apparaîtront les premières fleurs des prés !

Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort, à minuit, dans quelque ville en flammes, quand le Printemps repartira vers le Nord, cette année, et je suis fidèle à la parole donnée : je ne manquerai pas à ce rendez-vous !

Mais Alan Seeger n'était pas le poète de la Légion : c'était un poète, un grand poète à la Légion.

L'ABDICTION DE RIS-ORANGIS, par LÉO LARGUIER. (Un vol. in-16, illustrations de Gerda Wegener. Prix : 4 fr. 50. — L'Édition Française Illustrée, Paris.)

C'est un livre de bonne compagnie qu'écrit le poète des *Heures déchirées* et qui s'agrément de des mille petits détails charmants d'une observation malicieuse.

J'aime infiniment l'art précieux de Léo Larguier et cette élégance qu'il impose aux milieux de son choix. Mais, s'il est dans notre génération un dandy, ce qui est la façon la plus délicate de présenter son individualité, il ne l'est pas à la manière d'un Prosper Mérimée qui connut l'art de gâter, par la perfection de son attitude, les plus jolies histoires du monde.

Dans *L'Abdication de Ris-Orangis*, la satire est évidente et n'envisage pas pour cela un but moral. Léo Larguier laisse apercevoir de l'indulgence pour son nouveau riche, qu'il lâche cependant comme un bœuf dans un parterre de camélias. Que de détails savoureux dans ce roman infiniment simple, un peu mélancolique, un peu désabusé, si conforme aux tendances de notre génération brutalisée ! Le charme dangereux de la province, ses jeunes filles et leurs pianos, parfume un des derniers chapitres de cette histoire dont le héros s'est égaré dans un cadre qui n'est pas le sien.

Je trouvais charmant de m'en aller ainsi, tout seul, vers cette petite ville paisible où je ne connaissais personne et que je n'avais jamais vue...

Je fis ensuite un tour de promenade. Je longeai un pan de rempart écroulé, assailli par des ronces et des herbes, un mail plein d'ombre et fraîchement arrosé. Un vieil homme lisait sur un banc de pierre ; un orphelinat passa ; des enfants s'écrasaient le nez contre les vitres ; une jeune fille qui cousait derrière sa croisée ouverte me livra le bleu candide d'un regard étonné. Je surpris quelques intérieurs : un salon aux meubles recouverts de housses, un bouquet dans un vase blanc, sur le tapis d'une table des photographies dans des cadres de peluche, une bibliothèque vitrée...

De telles pages font d'un livre un chef-d'œuvre séduisant d'une grâce un peu ancienne dont l'allure générale me rappelle — je ne sais pourquoi, — *Thémidore*, de Godart d'Aucourt.

Mais, entre *Thémidore* et *L'Abdication de Ris-*

Orangis, beaucoup d'années se sont écoulées. Le romantisme a passé par là et Jules Lafforgue. A son insu, Léo Larguier a trouvé dans la tradition française la forme excellente où sa personnalité demeure seule.

JOJO ET SON AMIE, sténo-dactylographes, par CHARLES DE SAINT-CYR et BÉATRIX. — (Un vol. in-16. — Renaissance du Livre.)

Charles de Saint-Cyr et Béatrix viennent d'écrire un bien joli roman qui, dans le désert brûlant de notre époque, apparaît ainsi qu'une fraîche oasis.

Il suffit de deux petites filles créées par la



ELLE DRAPAIT UN VOILE DE GAZE ATOUR D'UNE FORME DE PAILLE DORÉE...

(Illustration de GERDA WEGENER, extraite de *L'Abdication de Ris-Orangis*.)

fantaisie méditative d'un poète de pure tradition française pour créer cette fameuse atmosphère qui est, à elle seule, les conditions à peu près exclusives de la qualité d'un roman d'action ou d'aventures sentimentales.

Jojo et son amie Ginette représentent deux types de la jeune fille moderne, plus sympathiques que la Vivie de Bernard Schaw. Je ne crois pas que l'idéal social de la plupart



UNE JEUNE FEMME POSAIT SES BIJOUX DANS UNE COUPE DE JADE...

(Illustration de GERDA WEGENER, extraite de *L'Abdication de Ris-Orangis*.)

des jeunes femmes d'action soit conforme à celui des hommes quant aux moyens pour y parvenir. Le type populaire de la suffragette est d'exception et n'a rien de commun avec la grâce et la douceur malicieuse des deux petites Françaises de ce roman.

Charles de Saint-Cyr et Béatrix ont atteint leur but. Je voudrais pouvoir citer quelques

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à : LE COLPORTEUR, Rédaction de J'ai vu, 30, rue de Provence, Paris.

pages d'humour et d'observation où les auteurs nous promènent chez les quatre apôtres de l'*avenirisme*. C'est de la satire sous une observation attendrie de la vie telle qu'elle est pour beaucoup. Et c'est peut-être le charme le plus étrange de ce livre que de ne point rencontrer l'amertume entre les pages.

LE FEU QUI COUVE, par PROSPER DOR. — (Un vol. in-16. — E. de Boccard, éditeur.)

De M. Prosper Dor un roman sur la guerre ou plutôt sur les conséquences de la guerre. Tout finit par s'arranger selon les règles de la bienséance. L'ancien beau garçon — ce qu'on appelait populairement un viveur impénitent, — revient du front avec une blessure grave et des idées nouvelles qui le poussent à épouser une jeune fille pauvre et jolie.

L'ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT, par ARTHUR CHUQUET, membre de l'Institut. — (Un vol. — E. de Boccard, éditeur.)

L'éminent historien traite dans ces pages plusieurs sujets relatifs à la guerre. C'est particulièrement le récit des premières journées d'invasion, avec les atrocités de Louvain, avec des témoignages. Il y a entre autres une histoire de camouflage de cadavre de soldat allemand sur la place de l'Université, à Liège, qui est des plus édifiantes.

A la même librairie, M. Louis Lumet fait paraître une petite brochure de propagande : LES AMÉRICAINS POUR LA FRANCE.

L'effort américain y est exposé avec une clarté qui ne peut manquer de séduire les adolescents auxquels ce petit livre s'adresse.

SAVOIA ! La Guerre des Cimes, par ERIC ALLATINI. — (Un vol. Couverture de Capiello. Prix : 2 fr. net. — L'Édition Française Illustrée, Paris.)

Le lieutenant Eric Allatini a fait la guerre des cimes, son régiment en liaison avec une brigade d'alpini. Et pour cette raison le livre qu'il a écrit comble une lacune dans la littérature de la guerre. Les difficultés d'une nature hostile, parfois plus meurtrière que l'Autrichien, la lutte d'un régiment contre une avalanche qui engloutit un cantonnement, forment le milieu où les soldats italiens évoluent. Certaines pages rappellent les souffrances du sergent vélite Bourgogne dans les neiges de la Russie. Avec l'émotion calme d'un homme qui a vécu ces heures, le lieutenant Allatini rend à ses camarades d'armes l'hommage qui leur est dû.

Pierre MAC ORLAN.

LA BAIONNETTE est devenue le premier illustré humoristique français parce qu'elle a su réunir tous les as de la caricature à côté des conscripts qui se sont révélés grâce à elle ; sa collection — une collection que les amateurs d'art s'arracheront plus tard à prix d'or, — forme un ensemble des plus remarquables parce qu'elle réunit toute la pléiade de nos maîtres du crayon, les Gus Bofa, Capiello Capy, Delaw, Abel Faivre, Genty, Guillaume, Iribe, Léandre, Lepape, Poulbot, Rip, Sem, Villette, Zislin, pour ne citer que quelques-uns des principaux de ces prestigieux artistes.

La *Baïonnette* paraît le jeudi sur seize pages dont huit en couleurs. Le numéro : 40 centimes. — Sa collection complète est vendue en 11 vol. cartonnés par trimestres : 5 fr. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

LIVRES REÇUS

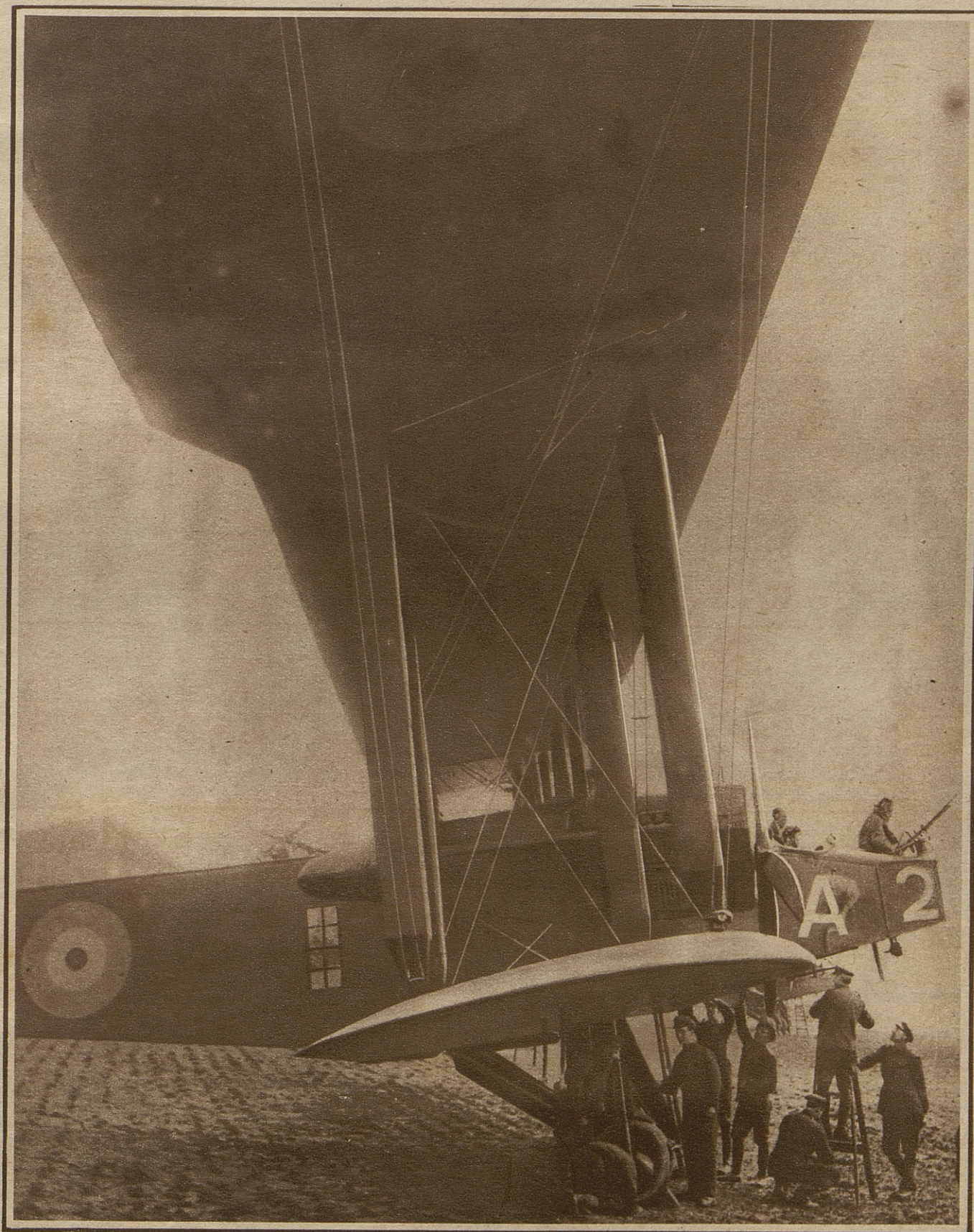
Le Florilège de Théophile de Viau (La Belle Édition). — *Croire*, par André Fribourg (PAYOT, édit.). — *La Sainte Face*, par Elie Faure, (CRÈS, édit.). — *Monstres choisis*, par André Salmon. (Nouvelle Revue Française.) — *Le Devoir et l'Inquiétude*, par Paul Eluard (GONON, édit.). — *Le Cafard*, par les docteurs Huot et Voivenel (GRASSET, édit.). — *Les Silences du colonel Bramble*, par André Maurois (GRASSET, édit.).

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



UN DES NOUVEAUX SUPER-AVIONS DE LA FLOTTE AÉRIENNE ANGLAISE
QUI BOMBARDENT QUOTIDIENNEMENT LES VILLES ALLEMANDES DU RHIN

J'ai vu.

LE BILAN DE LA SECONDE VICTOIRE DE LA MARNE.
UNE POCHE QUI EST DEVENUE UNE NASSE



LA RÉDUCTION D'UNE POCHE. — LES PARTIES EN HACHURE MARQUENT LE TERRAIN QUE NOUS AVONS RECONQUIS.

Quatre types des soldats qui repoussèrent l'avance allemande.

De gauche à droite : Américain, Anglais, Italien et Français.

Quarante mille prisonniers — à l'heure où nous mettons sous presse — un butin énorme où l'on compte au moins 700 canons et des milliers de mitrailleuses ; une avance qui en certains points dépasse 40 kilomètres, la délivrance de deux grandes villes et de centaines de villages : tel est le bilan des pertes qu'a subies la ruée allemande depuis l'offensive du 15 Juillet. Qu'on y ajoute l'effet moral incontestable. La presse ennemie ne peut le cacher « Que dirait le grand

Frédéric, dit en effet le *Berliner Tageblatt*, en traversant les rues de Berlin et en n'y voyant que des visages consternés ! » Voilà l'ouvrage de Foch et des chefs et soldats alliés, français, américains, anglais, italiens, qui ont marché sous ses ordres à la poursuite de l'ennemi qui se flattait de prendre Paris dans une marche audacieuse par Epernay et Châlons. Il a reculé en désordre jusqu'à l'Aisne en jalonnant de ses morts chaque mètre de terrain !



LES GÉNÉRAUX ENNEMIS BATTUS PAR FOCH : 1. Von Hutier. — 2. Ludendorff. — 3. Von Mudra. — 4. Von Bohn — 5. Von Below. — 6. Von Einem.

Deux grands chefs :

Gouraud et Mangin

Les vainqueurs de Samory ! On les retrouve, tous, avec leurs héroïques soldats noirs, chaque fois qu'il faut se battre jusqu'à la mort et qu'il faut vaincre : Largeau et Baratier tombés au champ d'honneur, Marchand deux fois blessé en chargeant l'ennemi, Gouraud et Mangin, enfin, les deux piliers inébranlables de notre seconde victoire de la Marne.

LE GÉNÉRAL GOURAUD

GOURAUD ! Le plus jeune de nos chefs d'armées après avoir été le plus jeune de nos généraux du temps de paix, puisqu'il reçut les étoiles alors qu'il n'avait pas quarante-cinq ans ! C'est « l'homme de confiance des coloniaux ». Il a conquis tous ses galons dans l'Afrique Centrale.

Né le 17 novembre 1867 à Paris, où son père, le Dr Gouraud, était médecin à l'hôpital de la Charité, et où sa mère, membre de la Société des Gens de lettres, écrivait de délicieux contes pour la Bibliothèque Rose, le jeune Gouraud, tandis qu'un de ses frères faisait de la médecine et que l'autre entra dans les ordres, était, après avoir fait ses études au collège Stanislas, reçu le 30 octobre 1888 à Saint-Cyr et sortait, en 1890, comme sous-lieutenant de chasseurs à pied. Sa première garnison fut Montbéliard, au 21^e bataillon, mais quatre ans après, il partait pour le Soudan, en mission hors cadre.

L'étonnante carrière de Gouraud commençait. Il se bat d'abord contre les Touareg. Lieutenant en 1892, capitaine en 1896, Gouraud reçoit la mission de poursuivre Samory qui, une fois de plus, venait de soulever les indigènes. Il faut en finir. Sur le pont du vapeur qui l'emmenait rejoindre sa colonne, Gouraud, s'adressant à un passager, lui dit, en posant la main sur la garde de son sabre :

« Voici l'arme qui prendra Samory ! »

Ceux qui connaissaient le jeune capitaine savaient que ce n'était pas une vaine fanfaronnade. Avec 212 fusils dont 9 Européens seulement, Gouraud poursuivit l'Almamy sans répit. A l'assaut de Bangassi, il reçoit une balle dans la jambe gauche et une flèche empoisonnée dans le bras gauche ; deux mois après, à l'attaque de Kourma, une autre flèche lui traverse la cuisse droite. Mais Gouraud, prenant à peine le temps de panser ses blessures, traque Samory, anéantit les débris de son armée à Sikasso, et, le 29 septembre 1898, il rejoint l'Almamy et le fait prisonnier au camp de Kélémer.

De retour en France, Gouraud est promu commandant de chasseurs : il a trente-deux ans. Mais la vie de garnison ne peut lui convenir : l'Afrique l'attire plus que jamais. En 1900, sur sa demande, il passe dans l'infanterie coloniale et part pour le Niger. Tour à tour il commande le bataillon du Zinder et le territoire du Chari, opérant au Niger au Tchad, s'emparant du Kanem et ouvrant le passage vers l'Ouadaï et le Borkou. Officier de la Légion d'honneur colonel le 25 décembre 1907, Gouraud est appelé à devenir le pacificateur de la Mauritanie. Il fait approuver son plan tendant à l'occupation définitive de l'Adrar. L'expédition fut minu-



Une des dernières photographies du général Gouraud.



Gouraud

lieutenant colonel



Le général Gouraud passant en revue une division de cavalerie sur le front de Marne.

tieusement préparée. Le 6 décembre 1908, la colonne Gouraud quittait Moudjéria et, après dix-huit jours de marche, arrivait au puits de l'Adrar, à Oujeff. Le premier combat se livrait le 25 décembre dans les gorges de Chourmat et, au début de janvier 1909, Gouraud atteignait Amatif et franchissait le défilé de Hamdon. Après avoir pris Atar, il marchait sur Erguizen, poussant jusqu'à la sebka d'Idjel. Cette campagne, assurant la tranquillité de la Mauritanie, établissait en même temps que le colonel Gouraud était non seulement un entraîneur d'hommes, mais un administrateur avisé, sachant établir la paix par la force et la faire fructifier par la bonté. Il continuait la politique des Faïdherbe et des Archinard, qui voyaient déjà dans le sofa rebelle le robuste tirailleur de la grande guerre.

La cravate de commandeur de la Légion d'honneur récompensait les services du commissaire du gouvernement en Mauritanie.

Au Maroc, le colonel Gouraud, chef du 1^{er} régiment de marche colonial, commandait l'une des trois colonnes du général Moinier lors de la révolte de Fez. Dès l'arrivée du général Lyautey, le rôle de Gouraud devint particulièrement actif. Le 29 mai 1912, c'est le jeune colonel qui reprend le mouvement offensif au nord de Fez. Le 31 juin, Gouraud attaqua le cheik El-Eiassemi, établi avec sa harka sur les pentes du Zelagh, et le mettait en complète déroute.

Cet exploit qui dégagait Fez valut à Gouraud les deux étoiles de brigadier.

Le général Lyautey, ne pouvant laisser Fez sous la menace journalière des rassemblements établis sur la rive droite du Sebou, constitua une zone de couverture dont il donna la direction à Gouraud, qui, vainqueur à Sefrou à l'oued Innaouem, à l'oued Lebén, ramena le calme relatif dans la région.

EN ARGONNE ET A GALLIPOLI

En août 1914, Gouraud était toujours général de brigade. Il venait de couronner sa carrière africaine par la prise de l'imprenable Taza. Mais bientôt on lui confiait le commandement par intérim d'une division d'infanterie, et, dès septembre 1914, il était promu divisionnaire. Il commandait, en Argonne, la 10^e division d'infanterie, lorsqu'il fut blessé, en janvier 1915, d'une balle au bras gauche, à Bolante, mais sans qu'il voulût consentir à abandonner son poste de commandement, continuant à diriger ses soldats, le bras en écharpe. Sous ses ordres, la légion italienne de Peppino Garibaldi s'illustra à Bolante ; ce fut Gouraud qui, au cimetière de la Maison-Forêt, salua au nom de la France la dépouille de Bruno Garibaldi. De l'Argonne, le général Gouraud alla prendre en Champagne le commandement du corps colonial, et c'est ce poste qu'il occupait lorsqu'en mai 1915, il fut nommé commandant du corps expéditionnaire d'Orient, avec pouvoir de généralissime.

Le 30 juin, vers sept heures du soir, le général Gouraud, accompagné de son sous-chef d'état-major, visitait les blessés

aux ambulances françaises de Seddul-Bahr. Tous deux sortaient d'un pavillon, lorsque tomba un obus tiré par une grosse pièce allemande que nos soldats appelaient *Côte-d'Azur-Express*, à cause de sa longueur et de son tapage spécial. Le sous-chef d'état-major fut relevé avec une grave blessure au crâne. Quant

à Gouraud, il avait le bras droit brisé et les deux jambes fracturées à la hauteur du bassin. On le transporta à bord du *Tchad*. Deux jours après que le bateau-hôpital eut levé l'ancre la gangrène gagnait le bras du blessé qui dut subir l'amputation.

— Je pense à mes soldats que j'ai laissés là-bas ! répétait-il seulement à ceux qui venaient le voir pendant sa convalescence.

Après plusieurs mois d'hôpital, Gouraud reprend son service et reçoit le commandement de la 4^e armée. Envoyé en mission sur le front italien, il est l'hôte du roi Victor-Emmanuel sur les lignes du Carso. Mais le général Lyautey, après avoir accepté le portefeuille de la guerre dans le ministère Briand, avait désigné Gouraud à sa place, comme le seul homme susceptible d'assumer la tâche terrible de résident général au Maroc et, le 25 septembre 1916, Gouraud partait pour Rabat. Il n'y devait pas rester longtemps, et la démission du général Lyautey le rendait à ses soldats de Champagne.

Multipliant les écoles et les corvées, le chef de la 4^e armée profita des périodes de calme pour apprendre à ses soldats à faire la guerre et à utiliser les nouvelles armes, enseignant à ses officiers que c'est par le travail seul qu'on pouvait réussir à vaincre. Aussi l'armée Gouraud est peut-être la mieux instruite du front. Les résultats, ce fut la victorieuse résistance à la ruée allemande, que Gouraud avait demandée à ses troupes par son ordre du jour daté du 4 juillet 1918.

Cet ordre du jour de ce soldat « qui s'attendait à tout, même à la victoire, » n'est-il pas aussi sublime que celui de Joffre à la veille de la première victoire de la Marne ?

Tandis que le général Gouraud apparaît comme un homme d'un calme inouï, à la figure toujours souriante, le général Mangin avec ses yeux vifs sous un front large et têtù, sa moustache en brosse et son menton volontaire, est un homme qui ne s'atten-



Un cantonnement de tirailleurs marocains de l'armée Mangin.

drit pas facilement. Les soldats l'appellent le Tigre et à Verdun ses officiers le désignèrent sous le sobriquet de « prélat satanique », à cause de sa politesse extrême et déconcertante.

LE GÉNÉRAL MANGIN

Lui aussi, c'est un chef dans toute l'acceptation, et il est par excellence l'« homme des troupes noires ». C'est lui, en effet, qui a préconisé le meilleur moyen de recruter les soldats noirs — et il a lumineusement exposé ses

théories dans son livre : *La Force Noire*, qui révèle à la fois un écrivain sûr et un profond penseur politique.

Comme Gouraud, comme Marchand, comme Baratier ce fut sous le soleil du Soudan, contre Samory, qu'il fit ses premières armes.

Lorrain, Charles Mangin ne pouvait choisir d'autre carrière que celle des armes. La

vieille famille des pays annexés à laquelle il appartient, — son grand-père était procureur du Roi à Sarrebourg, — a fourni nombre de valeureux soldats à la France.

Son oncle, le général Eugène Mangin, fit les campagnes d'Algérie sous les ordres du duc d'Aumale et fut blessé devant Sébastopol ; en 1859, pendant la campagne d'Italie, entendant le canon de Montebello où la division Forey était aux prises avec un corps d'armée autrichien, il accourut avec toutes les troupes dont il disposait, tomba à l'improviste sur les derrières de l'ennemi et changea en victoire cette première affaire de la campagne qui semblait devoir être un sérieux échec.

Un autre oncle du général Mangin, le commandant Henri Mangin, fut blessé plusieurs fois sous Sébastopol et mourut des fatigues de la campagne de Chine. Deux de ses frères furent comme lui officiers d'infanterie de marine : l'un et l'autre sont morts pour la France. L'aîné Henri fut tué comme lieutenant, au Tonkin, en 1885 ; l'autre, le capitaine Georges Mangin, qui était un des seconds du colonel Gouraud en 1908, fut tué dans un combat pendant la campagne de l'Adrar. Le cadet, Émile, Père Blanc en Tunisie, qui partit en 1914 comme sergent de tirailleurs est maintenant aspirant.

SA CARRIÈRE AFRICAINE

Né le 6 juillet 1866, Charles Mangin sortit de Saint-Cyr sous-lieutenant en 1888. Dès lors, après avoir débuté au Soudan avec Archinard, il a conquis ses grades le sabre au poing.

Dans la campagne de 1891-92 contre Samory, Mangin, qui venait d'être promu lieutenant, avait

eu l'idée de créer, avec quelques Ma-linkés, un peloton de spahis qu'il forma à Kantana. Il ne pouvait être question de spahis sans veste rouge : le lieutenant Mangin fit confectionner des vareuses à ses hommes à l'aide de morceaux d'andri-nople.

L'un des spahis, un nommé Kourouba Moussa, se distinguait dans les charges contre



Mangin au cantonnement.



Une récente photographie du vainqueur de Soissons.



Mangin capitaine.

les sofas, galopant en tête en criant son nom à tue-tête. Un beau jour le spahi disparut après avoir sauvé son détachement compromis dans un guet-apens. Mangin pleurait Kourouba comme le plus brave de ses soldats, lorsqu'un beau jour il se retrouva face à face avec lui. Mais Kourouba Moussa était alors un des généraux de Samory qui n'avait trouvé rien de mieux que d'envoyer son lieutenant s'instruire chez les Français.

Mangin faisait partie de la mission Marchand et se trouvait sur les bords du Soneh lorsqu'il reçut, en 1897, son troisième galon de capitaine. Avec son chef, il vécut toute la glorieuse traversée de l'Afrique et l'aventure poignante de Fachoda.

Commandant en 1900, lieutenant-colonel en 1905, breveté d'état-major, Mangin reçoit son cinquième galon de colonel en 1910. En 1912, il retourne au Maroc où il reçoit le commandement supérieur des Donkhala. Le général Lyautey lui confie la direction de toutes les forces pour châtier El-Hiba, le sultan de Marrakech. Avec 5000 combattants, Mangin interprète avec sa décision habituelle les instructions du résident, s'installe à Souk-el-Arba et rayonne chez les Slamma. Il fait du mouvement le principe essentiel de sa tactique, harcelant et surprenant sans relâche l'ennemi. Comme conséquence de la campagne de Mangin, le lieutenant-colonel Simon entre le 6 septembre 1912 à Marrakech, délivrant les Français prisonniers d'El-Glaoui et la ville devient le chef-lieu d'une région militaire que Mangin est chargé d'organiser.

Le 26 mars 1913, Mangin devient chef de la région de la Chaouïa et commence les opérations contre les Tadla. Il surprend Moha ou Hamon-Zaïcni et le bat à Betmat-Aïssoua. Le 7 avril il arrive en vue de Kasbah Adla, le 10 il est à Lidamia, et le 10 juin, sur les pentes de l'Atlas il détruit la Kasbah de Ksiba,

ruinant le prestige du cheik Moha ou Saïd et pacifiant le pays Tadla.

Les étoiles de général de brigade récompensaient, en août 1913, le vainqueur de Marrakech et de Ksiba.

« L'ENFONCEUR »

En 1914, Mangin est un des premiers Africains sur le front français. Il est en Champagne et confirme sa réputation de chef audacieux capable de commander une troupe d'assaut.

— *A la baïonnette!* criait-il à ses soldats avec cet accent spécial bref, sec, chargeant lui-même à la tête de ses troupes, comme à Escandes où quatre attaques des nôtres n'avaient pu nous donner la possession indispensable d'une route stratégique. Le général Mangin aperçoit un groupe d'officiers de son état-major et de brancardiers. « A moi les inutiles! leur crie-t-il, nous allons charger! — Mais nous n'avons pas de fusil... — Prenez ceux des morts! » réplique-t-il, et, donnant l'exemple, il arrache un lebel des mains crispées

d'un marsonin tué. Un clairon, sonne l'assaut et Mangin charge. La route fut emportée et, après la victoire, le général serra avec émotion la main de tous ses « inutiles ».

En avril 1915, après une prise d'armes près de Roussy, le général Mangin revenait à cheval précédant ses deux régiments. L'ennemi aperçoit la brigade défilant au pas sur la route et ouvre aussitôt le feu avec ses 105. Le premier obus tomba à 5 mètres du général, qui à cheval boutonnait ses gants. Au bruit de cymbales produit par l'éclatement du projectile, Mangin tourna légèrement la tête et... continua à boutonner son gant.

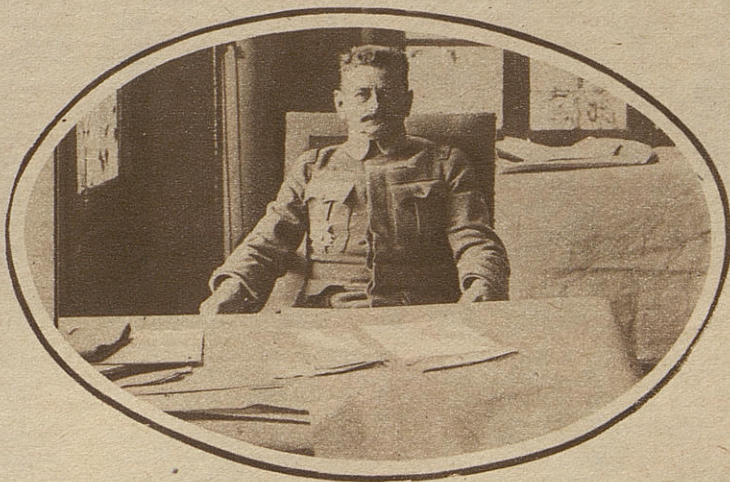
A toutes les actions où il faut donner sans compter, on retrouve Mangin. C'est lui qui reprend Douaumont aux Allemands, et il conduisit nos soldats à l'assaut du Chemin-des-Dames, en avril 1917. L'échec de l'offensive

lorsque M. Clemenceau prit le pouvoir. C'est à Mangin que nous devons la victoire de Méry et de Belloy qui, le 11 juin, brisa l'offensive allemande, victoire qui fut le prélude de la prestigieuse contre-attaque du 18 juillet au sud de l'Aisne.

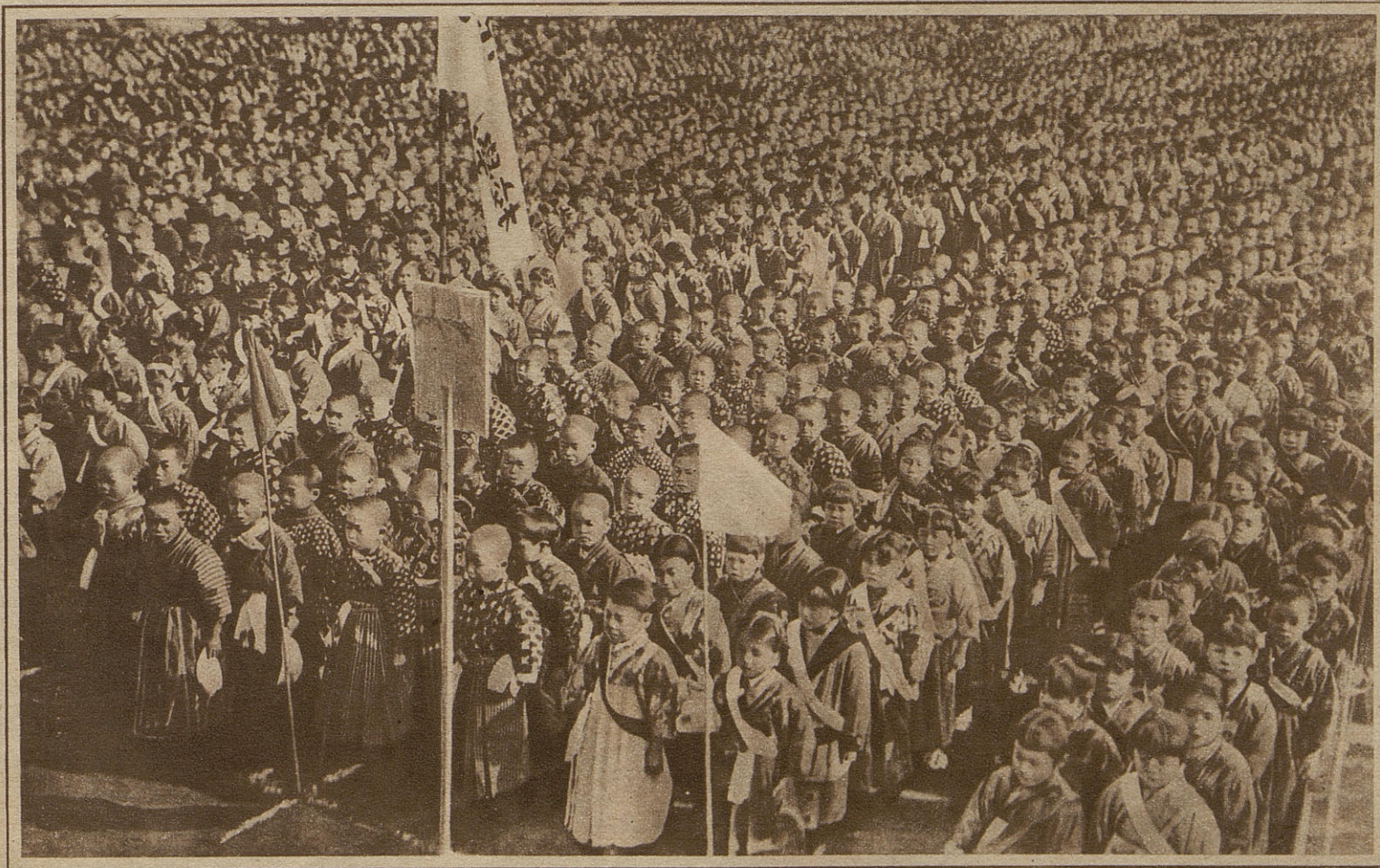
Le plus bel hommage qui puisse être rendu à ce soldat, c'est cette parole de son ancien subordonné, Samba Taravé N'Diaye, sergent de tirailleurs, chevalier de la Légion d'honneur. « Capitaine Manzin, lui y a cogné, ça bon, lui y a crevé ta paillasse, ça bon. Nous vec li, tout faire... y a chef! »

Par-dessus tout, Mangin aime ses Sénégalais, ses Soudanais, ses « gens de poudre ». Ceux-ci l'adorent comme un dieu, et au Soudan c'est un honneur chez les noirs d'avoir fait colonne avec lui. N'est-ce pas aussi une gloire en France que de se battre sous ses ordres?

HENRY COSSIRA.



Le général Mangin dans son P. C.



A TOKIO : UN MEETING DE 18 000 ENFANTS EN L'HONNEUR DES ALLIÉS



Le tsar, la tsarine et leur fille aînée Olga, en 1896

Les quatre filles du tsar, en 1914.

LA MORT DU DERNIER ROMANOF

« La mort de l'empereur Nicolas, écrivait M. Gabriel Hanotaux, met fin à la carrière la plus tragique de ce temps et peut-être de tous les temps. Il était marqué du signe de la fatalité. » Et l'éminent académicien de rappeler les drames qui ont marqué le règne de ce tsar qui fut fidèle à l'alliance française et qui devait tomber, le 16 juillet, assassiné par les bolcheviks alliés de l'Allemagne.

En hussard de Grodno.

Prisonnier à Tzarkoïe Selo.



Saluant le retour des vainqueurs de Fismes.

LES FORCES AMÉRICAINES VAINCRONT L'ALLEMAGNE

Il y a maintenant un million et demi d'Américains en France. Avant fin octobre ils seront deux millions. Tous les jours, le communiqué de nos alliés nous annonce un de leurs nouveaux succès, et, à l'heure où nous mettons sous presse, ils ont enlevé Fismes d'assaut et franchi la Vesle après avoir fait près de 9.000 prisonniers et pris 140 canons.

Américains ramenant des paysans près de Château Thierry.

J'ai vu.

UN " AS " DES TANKS : L'ÉPOPÉE DU BRIGADIER CHEVREL



Chevrel est un petit bleu de la dernière classe. Le 20 juillet, dans l'armée Mangin, il commandait un tank et se rua vers les lignes adverses. Comme il les abordait, il entendit le moteur de son char qui, tout à coup, se mit à renacler. La mécanique, essoufflée, s'arrêta. Un axe était brisé. Chevrel, entouré d'ennemis, pensa d'abord qu'il importait de sauver son mécanicien. Sous la

mitraille, il parvint à le faire sortir de son engin figé, puis seul il regagna sa tourelle et s'y enferma, décidé qu'il était de résister jusqu'à la mort. Son char devint dès lors une cible facile. Comme la grêle en giboulées, les balles s'abattaient sur les tôles sonores et les organes plus fragiles du « blockhaus » immobilisé. Chevrel aussi, tirait... Il tira, et sans arrêter, durant

trente-six heures ! Comme la nuit venait pour la deuxième fois, il s'aperçut qu'un Allemand avait pu s'approcher de ses « chenilles » et s'y cramponnait. Il ouvrit le capot du tank, sortit et défia le Boche en combat singulier. Il y fut vainqueur, puis, rageur, revenu à son poste, il fusilla sans trêve l'assaillant jusqu'au moment où nos sections le dégagèrent en avançant...

COMMENT PREVOIR LE TEMPS ?

LA météorologie est la science qui étudie les phénomènes qui se passent dans l'atmosphère : vent, tempête, cyclone, nuages, pluie, grêle, neige, orage, aurore boréale, arc-en-ciel ; halo, couronnes solaires et lunaires.

Tous ces phénomènes sont liés intimement à notre existence sur le globe, nous en subissons les influences heureuses ou néfastes et, selon que nous savons en profiter, ils deviennent pour nous des auxiliaires précieux ou de redoutables ennemis.

Il s'agit donc, non de les supprimer, ce qui est impossible, mais de les prévoir.

On s'effraie à juste titre des travaux d'observation suivis, et souvent ardu, auxquels se livrent les météorologues pour prévoir le temps quelques heures à l'avance. Certes, il faut en convenir, cela est un obstacle ; mais, comme l'on instruit les enfants des grands événements de l'histoire, par quelques traits remarquables il est permis de donner aux personnes désireuses de faire un pronostic du temps les grandes lignes qui sont la base des études approfondies par nos savants.

L'IMPORTANCE DU VENT DANS LES PHÉNOMÈNES MÉTÉOROLOGIQUES ET DANS LA PRÉVISION DU TEMPS

Le schéma ci-dessus (*mécanisme de vitalité des influences météorologiques terrestres*), donne une idée des agents constituant la création des météores. A juste titre, il faut considérer le vent comme premier agent météorologique, dynamique, car c'est lui qui nous amène le beau et le mauvais temps.

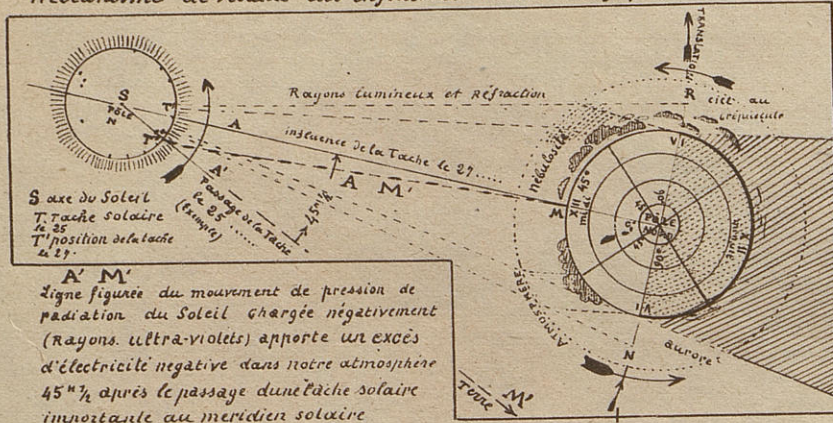
L'air n'est jamais en repos absolu puisque le soleil l'échauffe et que la nuit le refroidit, causant les différents phénomènes qui constituent le vent. C'est l'échauffement des gouttelettes d'eau contenues dans l'atmosphère qui donne à l'air sa température. L'air monte sous l'influence thermique des rayons solaires, et forme un courant qui appelle l'air des régions refroidies par la nuit. Ce mouvement forme la circulation de l'air (le vent).

Cette circulation se fait de différentes façons ascendante, comme dans ce premier cas : influence thermique ; circulation horizontale dans la brise de terre et de mer ; circulation oblique dans le mouvement des alizés que la rotation de la terre fait dévier à gauche dans notre hémisphère ; mouvement circulaire dans le cas des tempêtes causées par la trajectoire du mouvement cyclonique ; circulation en ondes ou vagues causée par l'influence calorifique des lieux sur lesquels passe une masse gazeuse s'élevant au-dessus des terrains secs et ensoleillés, s'abaissant sur les masses boisées ou humides (vagues d'air, trous d'air connus des aviateurs dont les appareils, suivant une direction rectiligne horizontale, tombent brusquement d'une couche supérieure à une couche inférieure en une chute causée par la rupture d'équilibre d'une zone chaude dans une zone froide d'altitude différente.)

L'inégalité des vents est due à l'insolation, à la limpidité de l'air selon le degré de nébulosité, à la condensation de la vapeur d'eau et à l'évaporation des nuages. Les vents sont aussi causés par la différence d'inégalité de pression atmosphérique qui s'exerce sur différents lieux en même temps.

Les vents prennent en général leur intensité au ras du sol pendant le

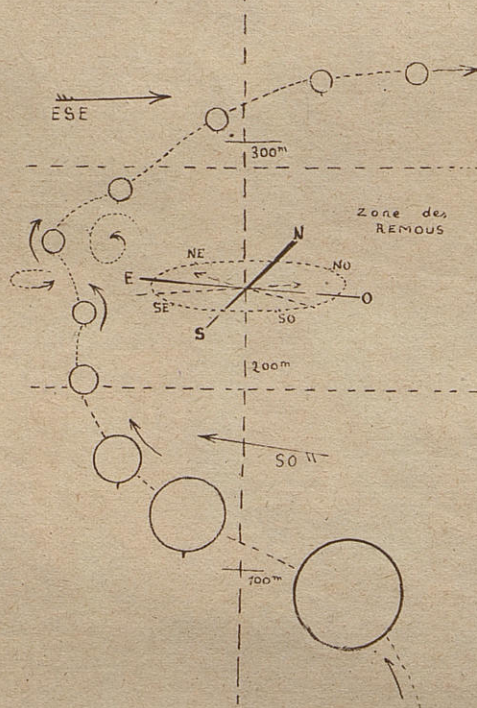
Mécanisme de vitalité des influences météorologiques terrestres



A.M. Ligne figurée du mouvement de pression de radiation du Soleil chargée négativement (rayons ultra-violet) apporte un excès d'électricité négative dans notre atmosphère 45" après le passage d'une tache solaire importante au méridien solaire

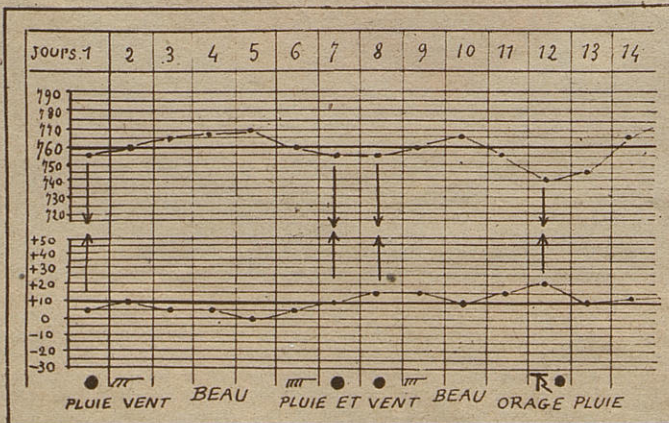
jour, et dans les hautes régions durant la nuit.

C'est donc au point de vue de la dyna-



Pour rechercher les courants aériens on suit, à l'aide d'un théodolite, l'évolution du ballon-sonde qui monte poussé par le vent S-O. jusqu'à 200 mètres, puis rentre dans une zone supérieure du remous causé par un courant contraire.

mique terrestre qu'il importe de considérer l'air. Pour cela la première observation à faire est la recherche de sa direction. La chose en est facile par la constatation du sens



COMMENT ON ÉTABLIT LES DIAGRAMMES DE LA PRESSION BAROMÉTRIQUE ET DE LA TEMPÉRATURE.

de la girouette, l'observation de la direction de la fumée, des nuages des régions inférieures.

Ces observations sont faites pour la recherche des courants inférieurs ; mais ce sont les courants supérieurs qui font le temps. Ils sont révélés à nos yeux par les nuages circulant dans les hautes régions : cirrus, cirro-cumulus, alto-cumulus précurseurs des dépressions ou des orages.

On connaît en général, dans chaque région de la France, la direction favorable du vent qui amène le beau temps, la sécheresse ou la pluie. Il est facile par là de prévoir le temps qu'il fera. En France,

en général, les vents sud-ouest, ouest et nord-ouest sont favorables à la pluie. Ils durent parfois longtemps ; de même aussi de longues périodes de beau temps sont amenées par des vents du nord-est qui sont stables et favorisent la sécheresse ; les vents nord-ouest et sud-est durent peu. Lorsque le vent souffle au sud et passe à l'est, il est de peu de durée ; en redescendant, en été, au sud-est et au sud, il amène l'orage. Pour que le vent amène le beau temps il faut que, de l'ouest, il passe par le nord et s'établisse au nord-est. Le vent peut être prévu par la couleur jaune du ciel au coucher du soleil. Le matin, lorsque le soleil se lève derrière un rideau de nuages, il ventera dans la journée. Enfin, le bon vent doit marcher dans le sens apparent du mouvement du soleil, c'est-à-dire souffler de l'est vers l'ouest. Le bon vent est parfois, à notre époque, le mauvais vent, car il est défavorable à nos soldats.

LE TEMPS EST FONCTION DE LA TEMPÉRATURE ET DE LA PRESSION BAROMÉTRIQUE

Dans le cas des dépressions amenant le mauvais temps pour quelques jours, une accalmie se fait entre la première succession nuageuse et celle qui amène le mauvais temps.

On peut aussi établir un pronostic du temps par l'observation du mouvement des lignes des diagrammes de la pression barométrique et de la température (figure ci-contre) ; à neuf heures du matin on fait un point de la pression barométrique et de la température (le diagramme du baromètre au-dessus de celui du thermomètre inscrivant tous les jours ces points à la même heure et les réunissant au fur et à mesure par des petites lignes droites, ainsi que l'indique la figure.)

On forme deux lignes et l'on remarque que, lorsqu'elles ont de la tendance à se rapprocher l'une de l'autre, cela est signe de vent ou de mauvais temps : pluie, orage, tempête. Si elles s'éloignent l'une de l'autre, c'est un signe de beau temps probable. Le parallélisme des lignes indique un temps beau ou mauvais, selon le rapprochement ou l'éloignement du début. En résumé, pour pronostiquer du temps, il faut premièrement observer le ciel et les nuages, connaître la direction des vents, remarquer la tendance barométrique et thermométrique suivant le système des diagrammes dont nous venons de donner une idée. Ce sont là des moyens élémentaires, mais avec un peu d'attention, de régularité et de pratique, on peut arriver à de bons résultats.

En Allemagne, il faut le dire, on s'occupe beaucoup de météorologie. Ces résultats ont une importance, car en guerre savoir prévoir le temps peut servir à hâter la victoire.

ANDRÉ DES GACHONS,

Correspondant du Bureau central météorologique

L'IDYLLE

FRANCIS BEURAIN habite un petit logement au cinquième, sur la rive gauche; il est réformé, il est prétentieux et timide : il fait de la littérature.

Colette Nivelles est sténographe-dactylographe; elle est blonde et, quoiqu'elle gagne assez bien sa vie, il y a des jours où elle ne déjeune pas pour s'acheter des bas de soie. Dieu sait pourquoi! puisqu'elle est encore honnête.

Elle demeure sur le même palier que Francis, dans un petit logement qui a des avantages — la vue des toits, — et des défauts, — les mêmes que le logis de son voisin.

Francis et Colette se connaissent pour s'être croisés dans les escaliers : ils ne sympathisent pas. Elle a lu par hasard des articles de lui, mais son style ne la séduit pas. Lui la considère tout juste comme une petite employée : ce n'est pas son genre : s'il a des faiblesses, c'est pour les demoiselles de la Closerie des Lilas qui portent des turquoises à l'index.

Colette se demande d'ailleurs pourquoi ce jeune homme n'est pas au front. Elle est d'accord avec la concierge sur un point : c'est un embusqué!

Et c'est tout juste, quand il lui laisse le pas en la croisant, si elle le remercie d'un petit signe de tête assez sec.

Mais voici que l'union sacrée se manifeste, à cause des gothas. Il a été surpris par la sirène comme il écrivait encore assez tard dans la nuit et, n'ayant pas entendu bouger sa voisine, il a sonné chez elle.

— L'alerte, Mademoiselle!

Elle a entr'ouvert sa porte et lui a répondu avec une crânerie qu'on jugera comme on voudra :

— Je vous remercie, mais je ne descends pas, Monsieur.

— Ah!

Et comme elle ne descendait pas — par principe, — il n'a osé descendre lui non plus et il est resté à la fenêtre pendant le tir de barrage le plus violent.

Elle est venue à sa fenêtre aussi et elle a été assez étonnée de voir qu'il était là.

Elle n'a rien dit, mais elle a pensé que c'était par amour-propre qu'il demeurait sous le zinc du toit et elle n'a conçu aucune admiration de son attitude.

Quant à lui, il avait cette opinion, qu'il gardait pour lui, qu'à cause de cette petite pimbèche il risquait d'être dispersé par une torpille — ce qui ne lui aurait pas valu d'avantages immédiats.

Comme l'alerte durait, qu'elle avait assez froid à sa croisée et qu'elle ne se sentait pas le courage de se recoucher, elle pensa qu'après tout elle aurait mieux fait de descendre à la cave, comme tout le monde.

Enfin la berloque sonna et ils refermèrent chacun leur fenêtre, allègrement.

Les alertes se suivent.

Le lendemain, vers la même heure, les sirènes déchirèrent le silence de la nuit de leur appel strident. Il se garda bien de réveiller sa compagne et, sur la pointe des pieds, il ouvrit sa porte et descendit tout doucement.

Et voici que justement, sans rien dire, elle fit la même chose que lui.

Ils se bousculèrent dans l'obscurité de l'escalier, se firent des excuses embarrassées :

— Pardon, Mademoiselle!

— Pardon, Monsieur.

Il frota une allumette, la dernière.

— Vous descendez donc aujourd'hui? dit-elle.

— Et vous? dit-il.

L'allumette s'éteignit; il lui tendit la main pour la guider, elle la prit un peu nerveusement, car déjà le tir de barrage faisait trembler les rampes et, quand ils parvinrent à la cave



Au contraire, machinalement ils serrèrent l'étreinte et se sentirent liés par des sentiments confus...

abri pour vingt-cinq personnes, — guidés par la lueur vacillante d'une petite lampe Pigeon, comme les rois Mages par une étoile mystérieuse, ils eurent la surprise de la voir pleine de gens inconnus et furent satisfaits de se connaître tous les deux.

— Vous n'avez pas froid? dit Francis, et il jeta sur les épaules de sa voisine une pèlerine qu'il avait pris pour ne pas s'enrhumer et, comme il relevait le col de son veston pour éviter un mal de gorge, elle lui offrit sa broche pour mieux fermer l'étoffe.

Les gens qui étaient là se crurent obligés de dire des sottises. Une dame parla de la guerre et un monsieur de la paix; Francis échangea un regard avec Colette qui le rassura de l'opinion qu'il partageait quant à la sottise des abrités, et brusquement ils s'aperçurent qu'ils se tenaient par la main.

Ils s'aperçurent qu'ils se tenaient par la main, mais ils ne se lâchèrent point.

Au contraire, machinalement ils serrèrent l'étreinte et se sentirent liés par des sentiments confus. La concierge, qui avait une âme d'entremetteuse, dit alors :

— Vous serez mieux dans la cave du fond. Et ils s'assirent l'un près de l'autre, sur une pile de bûches.

L'alerte se prolongeait mais elle ne parut trop longue ni à l'une ni à l'autre. Ils étaient plongés dans un abîme de réflexions. Elle méditait que, s'il n'était pas soldat, c'était qu'il devait être malade, vraiment malade :

— Vous n'avez pas froid?

Mais il répondit, en se serrant un peu plus contre elle, qu'il était très bien.

Et vraiment ils étaient si bien tous les deux, seuls dans la cave qu'éclairait mal la flamme dansante d'une bougie plantée dans un goulot, qu'ils se laissèrent aller non point au sommeil mais à de tels rêves que la berloque ne les en tira pas.

On les oublia; vraiment, on les oublia...

La bougie, qui n'était pas inusable, s'usa jusqu'à la dernière flammèche, et brusquement l'obscurité les arracha à leurs méditations.

— Oh! Monsieur! dit Colette.

— Oh! Mademoiselle! dit Francis.

— J'ai peur!

— L'alerte est finie!

— Justement...

Ils essayèrent, les mains unies, de se guider dans les méandres d'un sous-sol qu'ils ignoraient; ils se heurtèrent à des obstacles imprévus; elle eut tout à coup une telle angoisse qu'elle pleura et il la consola d'une voix tremblante, la suppliant d'avoir confiance en lui et jurant de la sauver; c'est à ce moment qu'il heurta de ses pas trainants la première marche d'un escalier qu'ils gravirent pied à pied avant de retrouver l'interminable escalier qui les menait à leur cinquième.

Et ils arrivèrent enfin à leurs deux portes.

Colette sanglotait encore; les nerfs, vous pensez bien! Francis chercha vainement son trousseau de clés; dans sa hâte il l'avait laissé sur sa table, et maintenant il était à sa porte sans rémission.

— Entrez chez moi! dit-elle, vous passerez par la fenêtre.

Mais quand il fut entré chez elle et qu'elle le vit tenter de franchir le garde-fou de son balcon pour passer d'une gouttière à l'autre, elle poussa un grand cri :

— Non! non! vous allez vous tuer.

— Je ne peux pourtant pas passer ma nuit dans l'escalier.

— Je peux vous offrir un fauteuil.

— Ne craignez-vous pas de vous compromettre?

Si bien qu'ils vont se marier le mois prochain, — à cause en somme des gothas.

ROBERT DIEUDONNÉ.

J'ai vu
LA VICTOIRE DE SOISSONS



Le château de Crouy, à 4 kilomètres de Soissons.



Le général Buat donnant d.s ordres.



d: Soissons.



Cavaliers français armés de la lance éclairent l'avance de nos soldats.



La verrerie de Soissons.



Un 150 long allant prendre position sur le front d'Oise.



Grenadiers américains sautant par-dessus le parapet.

Après Château-Thierry délivrée c'est la ville de Soissons prise, la vallée de la Crise en notre pouvoir, la forêt de Nesle dépassée, Fismes atteint, la position du Thillois enlevée enfin Reims entièrement dégagée. Tel est le résumé de la triomphante bataille à la fin de laquelle se sont effondrées les armées allemandes. Car, cette fois, il ne s'agit plus d'une retraite plus ou moins volontaire, accomplie en apparence pour parer à des dangers pressants. C'est sous le choc direct de nos soldats que l'en-



prisonniers faits par l'armée Mangin.



Infirmière américaine soignant un blessé.

nemi a plié et se retiré en désordre. Leurs deux appuis latéraux étant complètement perdus, les forces allemandes ne peuvent plus être maintenues au sud de la Vesle. Elles ne sauraient davantage être arrêtées défensivement au delà de cette rivière, alors que nous sommes en mesure de déboucher par Soissons au nord de l'Aisne. Le kronprinz impérial, nettement vaincu, ne semble donc plus avoir d'autre ressource que celle de regagner en toute hâte les positions qu'il occupait avant le 27 mai.

J'ai vu.



PUIS CE FUT LA RUÉE DES BOCHES DANS LES COULOIRS.

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON (adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard)

IX

Il n'y avait pas de chien au n° 5 de la rue de l'Est, à Thorpwold. Thorold et Phillip purent donc, sans éveiller l'attention, pénétrer dans le jardin et franchir le mur qui le séparait de celui du n° 7, en s'aidant de l'arbre fruitier qui y était accoté.

Sans quitter l'ombre de ce mur, ils se dirigèrent en rampant le long du jardin du n° 7, au fond duquel, dressée dans le bleu laiteux du clair de lune, la maison de Brandt, avec ses fenêtres brisées, ressemblait à un grand squelette aveugle et décharné.

Il y avait non loin de la maison un gros

sureau qui projetait sur le sol une ombre épaisse et large. Les deux hommes s'y blottirent et attendirent quelques minutes, l'oreille au guet. Pas le moindre bruit ! Phillip toucha l'épaule du chimiste, et ils se remirent en mouvement sans mot dire. Ils se dirigèrent vers la serre. Elle se trouvait dans un renfoncement, adossée au mur de la cuisine et à celui de l'immeuble voisin.

Thorold se rendait parfaitement compte à présent de la sagesse du plan d'attaque élaboré par son ami. Une fois dans la serre, ils seraient à l'abri de tous regards indiscrets.

— Fils de fer barbelés ! murmura soudain Phillip d'une voix amusée. Le chimiste le vit plonger sa main dans la poche de son pardessus et en sortir une superbe paire de cisailles. Pour

indolent qu'il parût, l'officier se montra d'une habileté consommée dans l'art de couper les pièges à lapins. Il est vrai qu'il avait appris cet art sous le feu de l'ennemi.

Pénétrer dans la serre fut chose aisée. Sans doute des monceaux de verre encombraient les étagères qu'il leur fallut déplacer, mais en revanche l'explosion leur avait rendu le service de mettre en pièces les portes qui donnaient sur la cuisine. Ils entrèrent là, prirent un couloir à gauche qui les conduisit à l'office.

Chose curieuse, cette pièce était intacte. Un peu de plâtre était tombé du plafond et c'était tout. Phillip se mit à quatre pattes, ouvrit la porte du coffre à bois et commença à en sortir les bûches posément et sans bruit. Il n'en restait plus guère d'ailleurs. Quand tout fut

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

enlevé, sauf une qui semblait inamovible, l'officier alluma sa torche électrique. Puis il essaya à arracher ce morceau de bois récalcitrant. Ce ne fut qu'après des efforts violents et répétés qu'il y parvint.

— *Eureka!* murmura Thorold.

En effet, un trou noir s'était creusé dans le fond du coffre et, à la lumière de la torche, apparut la première marche d'un escalier.

— Nous y sommes! chuchota le chimiste de plus en plus impressionné.

Mais alors Phillip se releva brusquement, prêta l'oreille et éteignit la lumière.

— Qu'y a-t-il? lui demanda son compagnon.

Sans répondre, Phillip lui pressa le bras.

Ensemble ils écoutèrent. Quelque chose remuait dans la maison déserte. Un morceau de verre tomba et se brisa sur le sol avec un bruit clair. Thorold sentait ses genoux s'entrechoquer et ses jambes fléchir. Phillip, lui, gardait son sang-froid et son calme inaltérable. De nouveau ils entendaient un craquement: c'était un morceau de verre qui s'effritait sous la pression d'une chaussure.

Étouffant d'angoisse, le chimiste aspira une longue bouffée d'air. Il regrettait que ce fût son propre revolver et non celui de Phillip qu'on avait confié à Cudd. Phillip enfin ralluma sa torche.

— Tout va bien, dit-il, c'est miss Cecily.

Celle-ci, en effet, venait d'apparaître dans l'embrasement de la porte de la cuisine, les jupes retroussées d'une manière fort peu féminine, mais très pratique en l'occurrence.

— Tirez-pas! Tirez-pas! dit-elle d'une voix sifflante, c'est Cecily, ce n'est que Cecily.

— Rien de fâcheux n'est arrivé, j'espère? demanda Thorold, inquiet, tandis qu'elle s'avançait vers eux et les rejoignait dans l'office.

— Non! Seulement j'étais, j'étais seule, dehors, dans le froid, et... balbutia la jeune fille dont les yeux clairs brillaient à la lueur de la torche.

— Oh! vous avez mis la main dessus, ajouta-t-elle gaiement en apercevant le coffre à bois.

Phillip se leva, ferma la porte de l'office, rejoignit ses amis et, se faisant tout petit, descendit l'escalier avec précaution. Cecily le suivit et le chimiste ferma la marche. La cage de l'escalier n'était pas plus large que les épaules d'un homme ordinaire: on aurait cru descendre dans un caveau funéraire.

Au bas des marches, les jeunes gens trouvèrent une pièce si exigüe que leur petit groupe suffit à la remplir. Pareils aux sombres entrées du gouffre d'Abaddon, trois couloirs y débouchaient. Phillip prit celui de gauche sans hésiter.

Les murs du couloir touchaient leurs épaules et le plafond, assez bas, pesait sur leurs coiffures. L'espace libre était très étroit, très resserré, mais l'air qu'on y respirait était particulièrement bon.

Phillip marchait donc le premier, tenant en mains sa torche qui éclairait les noires murailles. Il était suivi de Cecily et de Thorold. Tous trois arrivèrent au carrefour et tournèrent à gauche, puis à gauche, puis à gauche encore. Ils atteignirent l'endroit où le chemin faisait un angle droit. Il y avait là une niche dans le mur destinée à recevoir une lampe. Ils firent halte, écrasés par un silence oppressant. C'est alors que Cecily voulut aller de l'avant. L'officier la retint d'un geste.

— Nous ne savons pas où cela peut nous conduire, dit-il d'une voix basse qui résonna tout le long de ces couloirs cavernaux. Aller plus loin serait dangereux. Thorold?



— TIREZ PAS, TIREZ PAS, DIT-ELLE D'UNE VOIX SIFFLANTE, C'EST CECILY... CE N'EST QUE CECILY...

Thorold s'approcha.

— Pesez sur la partie inférieure de cet angle de mur... fortement, lui dit Phillip. Ma jambe malade m'empêche d'opérer moi-même.

Le chimiste frappa du pied l'endroit désigné et les coups qu'il donna résonnèrent violemment. Il recommença; rien! Il insista; toujours rien!

— Regardez! murmura Cecily, regardez! Le plancher s'était ouvert. Faisant une tache plus noire sur les ténèbres de cet endroit sépulcral, on apercevait un trou carré dans le sol. Phillip s'approcha et pencha sa torche pour voir ce qu'il contenait. Il découvrit une fosse, une oubliette, un puits étroit, terrible, impressionnant. C'était une excavation pouvant contenir tout juste une personne de taille moyenne. Elle était garnie de rayons, et sur l'un d'eux était une boîte qui paraissait rouge à la lumière de la torche. Pour descendre il y avait un escalier de fer.

— Bravo! bravo! bravo! s'exclama Thorold.

Déjà l'officier se laissait glisser à terre, prêt à descendre, quand Cecily lui mit la main à l'épaule et lui dit:

— Pardon! Pardon!

Phillip leva les yeux et vit l'infirmière penchée sur lui, le visage inondée de lumière, l'air radieux et les yeux brillants d'émotion. Les lèvres ardentes et la poitrine oppressée.

— Laissez-moi faire, je vous en prie: laissez-moi faire, ceci me regarde.

Phillip s'écarta et, après avoir convenablement retroussé ses jupes, l'infirmière descendit dans le puits.

Une minute après elle remontait. Le buste

émergeant du trou et les coudes appuyés sur le sol poussiéreux, Cecily s'arrêta. Phillip et Thorold vinrent s'asseoir près d'elle et autour de la boîte rouge. Les yeux froids de l'officier eurent tôt fait de procéder à l'inventaire des papiers qu'elle contenait.

— Une carte! s'écria-t-il en développant une toile carrée. Sapristi! chiffrée aussi! Pour l'instant tout cela est de l'hébreu pour moi. Il me faudra étudier tout cela soigneusement, à tête reposée, avant que nous ne puissions en tirer profit. Il saisit une liasse de documents reliés ensemble. Voici un bordereau, dirait-on; chiffré également. Tiens! voici un mot facile à traduire: or. Il est répété plusieurs fois:

or, or toujours, or tout le temps! A chaque ligne: or, or, or!

— De l'or! s'écria l'infirmière avec un frémissement dans la voix. Il s'agit donc d'un trésor?

— De l'or! Quel mot magnifique! soupira Thorold.

Phillip parcourut en hâte les divers feuillets du bordereau.

— De l'or! de l'or! toujours de l'or! Cecily, vous avez découvert les mines de Golconde.

Puis ses mains fourragèrent févreusement parmi les autres papiers.

— Directives, cela, je pense — encore en chiffres. Il y en a beaucoup. Quelle est la bonne? Mystère! Oh!

voici un document très court, écrit en allemand.

Il le plaça sous la lumière de la torche.

— Sapristi! Écoutez, au nom du Ciel! Écoutez cette chose folle et magique! « Notes! Cette boîte contient la carte de la cachette, un bordereau de toutes les espèces en livres sterling frappées au coin de la Grande-Bretagne: valeur 250 000 livres; de tout le platine, de tout l'or, de tout l'argent: valeur 110 000 livres; des bijoux et de tout: valeur 120 000 livres; des autres objets précieux: valeur 110 000 livres environ; le tout recueilli chez les sujets du *Vaterland* vivant à l'intérieur des frontières de la Grande-Bretagne au moment de la déclaration de guerre, et caché dans l'endroit spécifié en chiffres, à l'usage et au bénéfice de Son Altesse, pour en disposer soit pendant la guerre, soit après. »

Phillip se tut. Ce qu'il venait de lire l'avait jeté dans une stupéfaction profonde.

— Bonté divine! s'écria-t-il enfin. Tout cela est incroyable, absolument incroyable — et pourtant vrai!

Thorold tremblait d'émotion.

— Un trésor! C'est merveilleux! Je ne puis dire autre chose; c'est trop merveilleux, affirma la jeune fille.

— Plus d'un demi-million de livres! Oh! miss Cecily, quelle jolie trouvaille vous avez fait là. On n'y peut croire. Est-ce vrai? je me demande...

Thorold n'en put dire davantage.

— Chut! dit tout bas Cecily.

Les deux hommes regardèrent avec attention l'infirmière qui était à moitié sortie de la trappe et qui, la tête penchée, scrutait l'ombre avec inquiétude.

— Chat ! murmura-t-elle de nouveau. Ils écoutèrent.
— On remue ! Quelqu'un a remué !
C'était vrai ! Ils entendirent un bruit équivoque, le frôlement d'un vêtement contre un mur. Puis ce fut, arrivant par les longs couloirs étroits, un murmure suivi bientôt de mots intelligibles.
— Il y a de la lumière ! dit une voix en allemand.

Phillip éteignit brusquement sa torche ; celle du chimiste était déjà éteinte. Le lieutenant repoussa vivement Cecily dans la fosse, puis se releva et courut derrière Thorold au bas du couloir.

A ce moment les Allemands firent irruption. La ruée des Teutons remplit les couloirs avec la violence d'un ouragan. Silencieuse, la charge fut terrible. Phillip s'élança pour barrer la route au premier ennemi. C'était la meilleure tactique : un seul homme pouvant défendre le passage contre plusieurs assaillants.

Il donna violemment du poing contre un corps énorme qu'il réussit à saisir. Des râles pénibles et gutturaux se firent entendre. L'Allemand chercha à se dégager en s'arc-boutant contre les murs. C'est alors que deux de ses complices arrivèrent à la rescousse, au grand dam du bras gauche de l'officier qui pourtant prit bien la chose.

— J'en tiens un, pensa-t-il ; j'aurai les autres.

Il s'apprêtait à leur crier :
— Arrière ! ou je vous canarde.

Quand une poussée violente le renversa avec son adversaire.

Phillip en fut quelque peu endolori. Mais ce que grommela le gros homme qu'il avait entraîné dans sa chute le convainquit qu'il n'avait pas été le plus éprouvé.

— Sus ! sus ! cria ce dernier aux Allemands qui firent un nouveau bond en avant.

Alors ce fut une légion de pieds qui, en passant, martelèrent le corps du malheureux

lieutenant. Un talon lui écrasa la main. Il aurait été atrocement meurtri si son adversaire, étendu sur lui, ne lui avait pas servi de bouclier.

— Dieu merci ! pour une fois l'Allemagne est au-dessus de tout ! ne put s'empêcher de soupirer l'éternel blagueur.

Enfin, la rafale de talons s'apaisa. Mais du fond des caveaux un bruit confus de lutte se fit entendre. Les coups pleuvaient tandis que Thorold exprimait ses sentiments en un langage aussi peu scientifique qu'il était expressif. Le chimiste, à coup sûr, cognait fort, car un Allemand poussa des cris affreux.

— Si je pouvais seulement me dégager, pensa Phillip, j'attaquerais l'ennemi par derrière et lui porterais un coup décisif.

Hélas ! une nouvelle ruée envahit les couloirs. Il entendit quelque'un chanceler : c'était Thorold. Puis une voix glapit en allemand :

— Je l'ai, le cochon ! (A suivre.)

BRANCARDIERS

Il est deux manières, également efficaces, de lutter contre la sous-marine allemande, et toutes deux ont donné de tels résultats que cette sous-marine allemande peut-être considérée comme désormais vaincue.

La première de ces manières, la plus connue, consiste à faire une guerre acharnée aux pirates, à en détruire le plus possible et à protéger contre eux nos convois de ravitaillement. Nous y avons obtenu des résultats merveilleux dont nos marins ont le droit de se montrer très fiers et l'on sait dès à présent que, depuis trois mois, le nombre des sous-marins ennemis coulés est sensiblement supérieur, en double de ce qu'il peut construire.

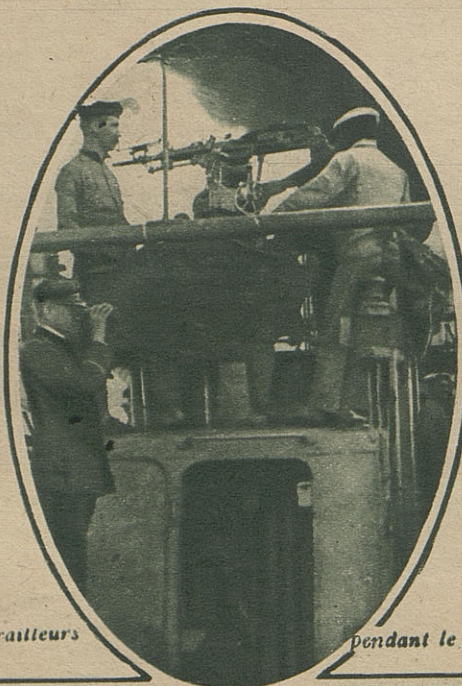
Dans cette forme de la guerre navale, le champ d'action du sous-marin est immense et il a la plupart des atouts dans son jeu. C'est ainsi que si les blessures qu'il fait ne sont pas toujours mortelles pour le navire frappé — et nous sommes bien loin de là ! — on peut dire que jusqu'au début de la présente année le blessé succombait 98 fois sur 100. C'est que le service de santé, si imparfait pour le matériel humain au commencement de cette guerre, n'existait pas pour le matériel navigant.

Plus tard, peut-être, l'Histoire dira pourquoi et comment une telle lacune a pu se perpétuer du rant plus de trois années. Bornons-nous à constater aujourd'hui que les navires blessés ont enfin leurs brancardiers qui volent à leur secours au premier S. O. S., des brancardiers robustes qui sont aussi des médecins prêts à donner sur place les premiers soins jusqu'au milieu de la bataille et à ramener au port le navire, la cargaison et l'équipage qui, sans ce prompt secours, eussent été perdus.

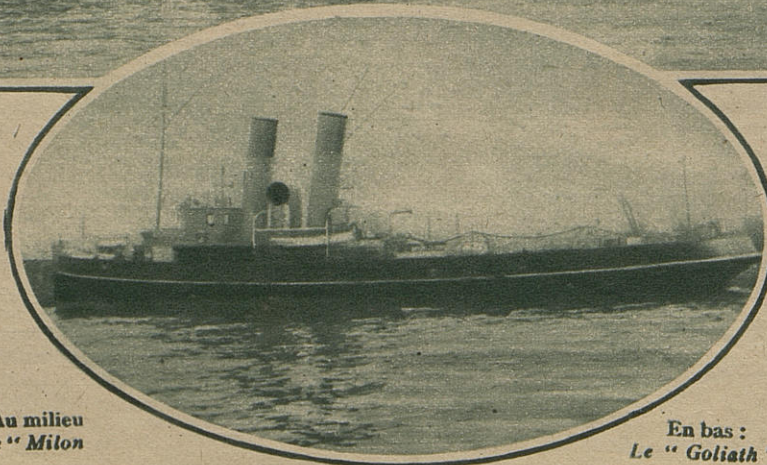
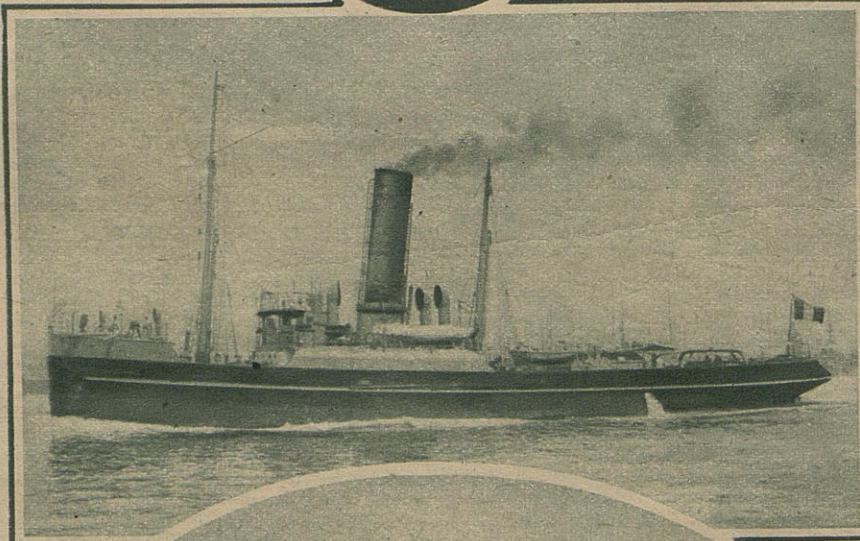
La création sur les côtes de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée, de « centres de sauvetage » date des premiers mois de 1918 et le matériel n'est pas encore complètement achevé ; l'aménagement des bateaux sauveteurs est en effet en cours d'exécution, mais déjà un personnel habile et dévoué a pu, avec un matériel de fortune, réaliser de véritables miracles qui se traduisent par la conservation d'unités marchandes importantes et de cargaisons aussi précieuses que considérables.

C'est ainsi que dans l'espace de moins d'un mois, du 20 avril au 12 mai, avec un matériel primitif, le centre de sauvetage de la Méditerranée a pu sauver trois vapeurs — un espagnol, un anglais et un français, — ayant ensemble une valeur totale de 28 à 30 millions de francs, avec environ 20 millions de marchandises : charbon, farine, cacao, céréales, etc.

Ces sauvetages se sont parfois effectués dans les circonstances les plus difficiles, et celui du cargo anglais *Clam-Ross* fut particulièrement étonnant.



pendant le guet, conduire à Toulon le *Clam-Ross* blessé. Ce navire



Au milieu Le « Milton »

DE LA MER

Ce navire faisait partie d'un important convoi navigant sous escorte et qui fut attaqué le 5 mai en Méditerranée occidentale. Canonné, puis atteint par une torpille par babord milieu, à hauteur des machines où l'explosion tua huit chauffeurs, le *Clam-Ross*, qui avait un chargement de charbon, fut évacué et abandonné par l'équipage qui fut recueilli par les navires d'escorte.

Cependant, dès les premiers coups de canon, le convoi avait lancé des S. O. S., et le *Milton*, commandé par l'officier principal Casimir, chef du centre de sauvetage de Toulon, avait appareillé aussitôt.

Aux environs de 22 h. 30, il percevait les lueurs et le bruit de la canonnade et faisait route dans cette direction ; à 4 h. 30 du matin, il rencontrait le *Clam-Ross* flottant abandonné et que le pirate s'apprêtait à couler. Il ventait très fort, la mer très grosse déferlait sur cette épave qui se trouvait en travers, au vent. Au prix de mille difficultés une baleinière, montée par un second maître et cinq hommes, put être mise à la mer ; elle réussit à accoster le cargo et, avec une énergie surhumaine, ces braves, exécutant une manœuvre qui eût été dure à dix hommes, parvinrent à déhaler une grosse remorque, ce qui permit de

pendant le guet, conduire à Toulon le *Clam-Ross* blessé. Ce navire tout neuf, jaugeant 9 000 tonnes, était sauvé, et on juge de la surprise et de l'enthousiasme du commandant Christian et de son équipage en retrouvant à Toulon, échoué dans un bassin, le navire qu'ils croyaient perdu.

Ce sauvetage, effectué sous l'œil d'un sous-marin ennemi, en pleine tempête, montre de quoi sont capables nos équipages des centres de sauvetage et quels immenses services ils peuvent rendre dans une besogne qui, pour être en apparence inglorieuse, n'en est pas moins splendidement féconde. L'amiral Lacaze a cité à l'ordre du jour, en termes élogieux, l'officier principal Casimir et ses collaborateurs pour ce bel exploit.

Nous avons toujours été tributaires, en France, dans le domaine du sauvetage, des Danois et des Hollandais... allemandisés ; cette déplorable situation a pris fin et, à l'heure où paraîtront ces lignes, des navires spécialement aménagés, montés par des équipages d'élite, sous les ordres de chefs expérimentés, seront prêts à accomplir sur les flots cette belle œuvre de « brancardiers de la mer » que nulle Croix-Rouge ne protège. Ils seront pourvus d'un matériel perfectionné de pompes fixes et mobiles, et surtout de ces pompes turbines sous-marines qui ont déjà rendu, pour les sauvetages, d'inappréciables services.

En bas : Saluons les premiers exploits des « brancardiers de la mer ». A. H.

EN MARGE DE LA GUERRE



Sérés, le gagnant de la course derrière motocyclettes de la Roue d'Or, au Parc des Princes (100 kil. en 1 heure 25' 24'.)



Le maréchal allemand von Eichhorn tué à Kiew par le patriote russe Boris Donskoi.



A Washington, le peintre français Foly, en mission aux États-Unis, remet un fer à cheval comme fétiche à un courrier aérien.



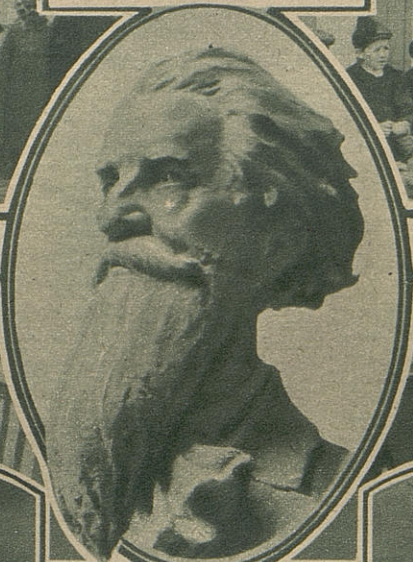
Portrait de Claude Frey, l'auteur de "Plus près de toi" par P. Carrier-Belleuse.



Dans un camp de prisonniers russes en Allemagne, le Kaiser assiste à un service religieux organisé par les bolcheviks.



Sur ce qui reste libre de la terre belge : dans un asile pour les enfants dont les Allemands ont détruit les maisons.



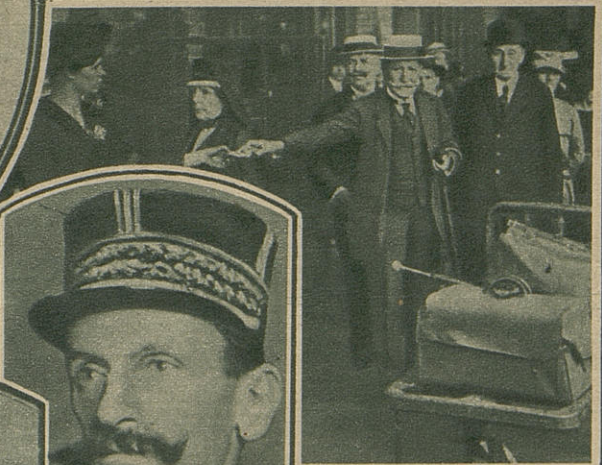
Buste du patriote italien Amilcar Cipriani, par Faïno inauguré par la Ville de Paris le 11 août.



La fête nationale belge au Havre : le général Leman arrivant au siège du gouvernement.



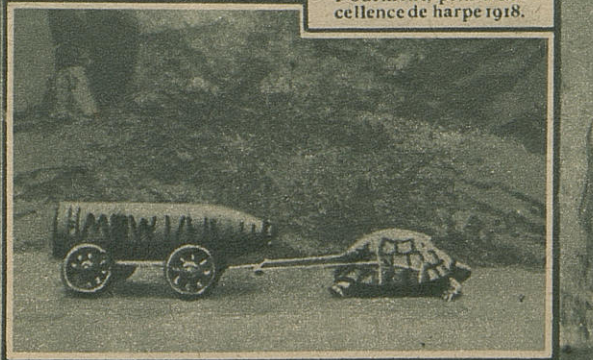
Mlle Marie-Thérèse Fourmont, prix d'excellence de harpe 1918.



Arrivée à Paris de M. Take Jannesco, le patriote roumain exilé de Jassy par les Allemands.



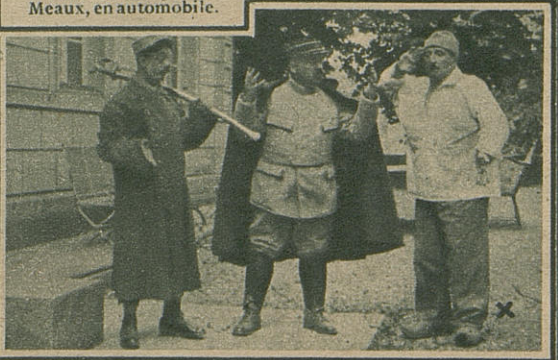
Le général Bouttieux vient de se tuer près de Meaux, en automobile.



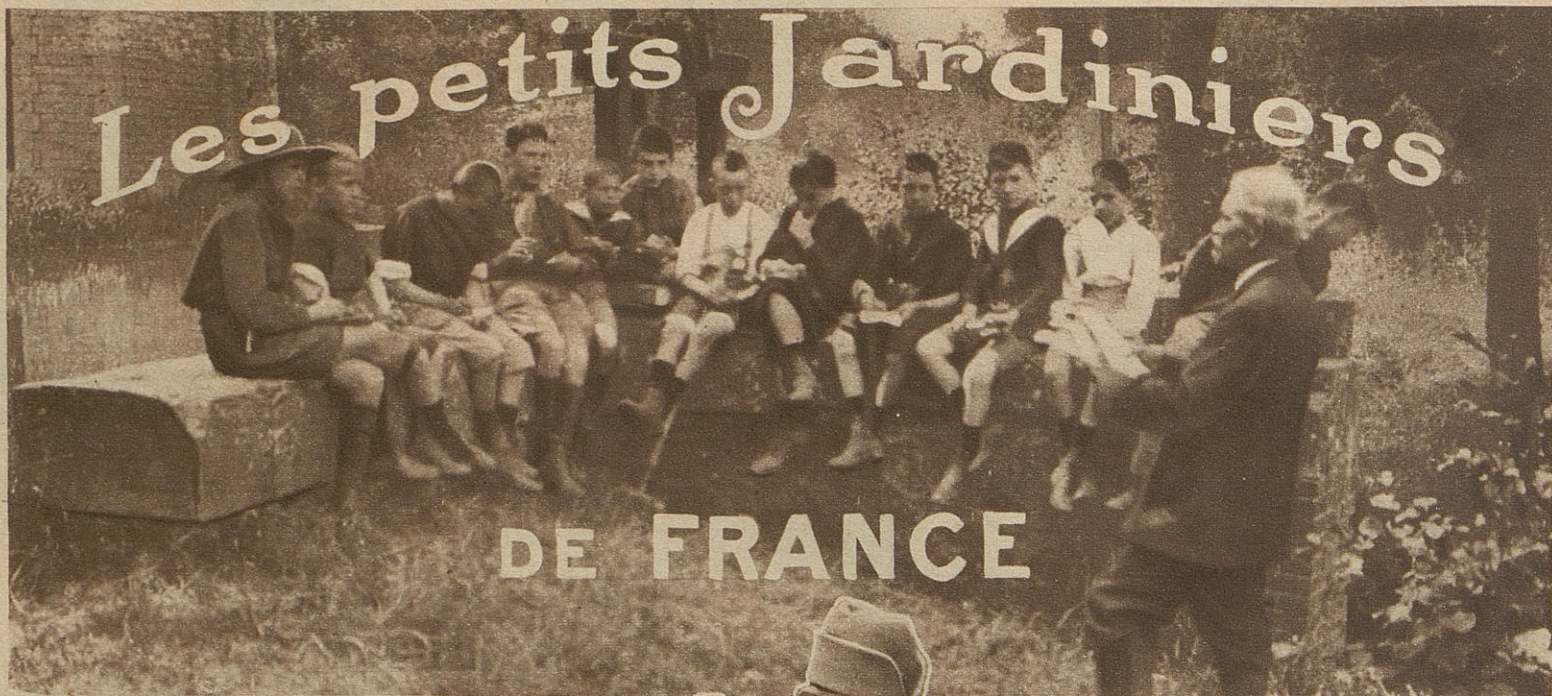
Comment on transporte les obus en Macédoine : un chariot trainé par une grosse tortue de Salonique.



Plaquette du médaillier Léon Deschamps offerte à M. Henry Deutsch de la Meurthe.



Nos comédiens aux armées : Robert Saindreau jouant Lidoire, de Courteline, pour divertir ses camarades.



LA LEÇON DE CULTURE PRATIQUE AUX PETITS ÉCOLIERS CHARTRAINS DE «CHANTECLER». A gauche : UN

DANS la victoire tous les Français auront leur part. Certes, aucune ne sera aussi belle, aussi glorieuse que celle du poilu. Mais l'arrière n'en aura pas moins fait son devoir, même les petits.

Plus la guerre dure, plus les enfants ont compris qu'eux aussi ils se doivent à la patrie et que leur rôle n'est pas de rester inactifs, ni même de se borner à porter des plis ou des paquets, comme les boy-scouts de 1914.

Dans les campagnes, les petits paysans ont donc pris la place du père ou du frère aîné pour travailler aux champs. En maints endroits on a vu des adolescents de quatorze à quinze ans diriger de grandes fermes avec l'expérience de vieux métayers, surveillant les femmes, les gars de batterie, faisant rentrer les récoltes, donnant ainsi le plus bel exemple d'énergie aux écoliers des villes.

Et cet exemple, il faut le reconnaître, fut suivi avec enthousiasme. Lorsque l'opinion publique s'alarmait en voyant que la situation alimentaire pouvait devenir grave si l'agriculture continuait à manquer de bras, lycéens, collégiens et écoliers se proposèrent aussitôt pour la rentrée de la moisson. Puis, sous les



BOY-SCOUT, LE JEUNE PIERRE BEZARD, AGÉ DE 11 ANS ET DEMI, RECORDMAN DE LA CULTURE POTAGÈRE

auspices de la *Ligue pour le retour à la terre*, des équipes agricoles de vacances se constituèrent et immédiatement fournirent d'appréciables résultats à la production nationale. Ainsi, rien que pour l'année 1917, plus de 250 000 jeunes gens et jeunes filles récoltèrent pour plus de 5 millions de francs de légumes dans leurs potagers scolaires.

L'exemple venait pour ainsi dire des États-Unis d'Amérique : à New-York seulement il existe en effet 1 521 potagers scolaires, à Chicago 8 295 ; et, en 1917, les écolières américaines ont mis en boîtes ou en bocaux 1 578 000 litres de fruits et de légumes.

Parmi les petits Français qui, avec le plus d'empressement, mirent à profit leurs heures de liberté pour travailler la terre nourricière, les écoliers chartrains méritent une mention spéciale. Au printemps 1917, un professeur du lycée Marceau, à Chartres, M. Gaston Sévrette, fonda un club de guerre : *Chantecler*, où les enrôlements affluèrent. Garçons et fillettes offrirent avec joie l'assistance de leurs bras, tandis que les parents apportaient l'aide matérielle. Pour les membres de *Chantecler*, le jardinage



DANS UN PETIT BRAS DE L'ÈURE, LA CORVÉE D'EAU DES PETITS JARDINIERS DU POTAGER SCOLAIRE DES TROIS PONTS, PRÈS DE CHARTRES.

devint un sport incomparable en même temps qu'un enseignement pratique de la culture potagère, de la connaissance des arbres, des plantes sauvages, des graines, des mœurs des insectes, etc...

Dans la banlieue de Chartres, en bordure d'un bras de l'Eure délicieusement ombragé, douze ares de terrain ont été mis en culture par les écoliers de *Chantecler* : c'est le potager scolaire des Trois-Ponts. Chaque écolier s'y voit attribuer un lopin de terre d'une superficie de 8 mètres carrés, minimum imposé par le club pour pouvoir prendre part aux concours.

Ce minimum peut d'ailleurs être dépassé, et le recordman de *Chantecler*, un garçonnet de onze ans et demi, le jeune Pierre Bézard, défricha à lui tout seul 225 mètres carrés où il a récolté des choux, des pommes de terre, des haricots, des lentilles, des petits pois, des betteraves rouges, des oignons, des échalottes, des potirons, des tomates et des fraises.

En outre, ce précoce jardinier fait la greffe et la taille des arbres avec une telle habileté que le dimanche il va quelquefois donner un coup de main dans les fermes des environs.

Chantecler pense aussi à l'après-guerre ; il sait qu'il faudra reconstituer les régions dévastées par l'envahisseur, les campagnes meurtries où les Allemands ont scié tous les arbres. Contribuant pour leur part à la reconstitution des pépinières nationales, les écoliers chartrains « élèvent » actuellement plus de 1200



LES LAURÉATES DE *Chantecler* POUR L'ÉCOLE DES FILLES DE LA RUE SAINTE-MÈME, A CHARTRES. Au milieu : LA DIRECTRICE, M^{me} SOUÈVE ; LA MAITRESSE DE CULTURE, M^{me} DUMÉNIL.

pieds d'arbres forestiers, de pommiers, de pruniers, de noisetiers, de frênes à être transplantés.

Ces jours derniers, un jury spécial s'est réuni pour attribuer les récompenses : le jeune Pierre Bézard, les fillettes de l'école de la rue Sainte-Même et les petites Parisiennes évacuées de l'école ménagère de Fontaine-Bouillant ont été parmi les lauréats de ces concours de culture individuelle qui mettent en relief les qualités d'initiative, de persévérance et de débrouillardise d'enfants

de groseilliers, de figuiers, de cassis et même de vigne dont les boutures sont bonnes

de dix à quinze ans.

En 1917, *Chantecler* fut surtout un club de guerre ; maintenant son fondateur, M. Gaston Sévrette, songe à en faire un moyen de propagation des idées nouvelles sur l'éducation. La ville de Tours, séduite par les résultats, songe à organiser elle aussi des potagers scolaires sur le modèle de ceux de la cité beauceronne.

Comme l'écrivait Edmond Rostand pour manifester son émotion de voir son coq légendaire appelé à présider les travaux des enfants de Chartres, « ces fiers et charmants patriotes font une chose excellente et belle. Ainsi que « Chantecler », ils se mettent en contact avec la bonne terre et ils en recevront non seulement l'immédiate richesse potagère qu'il nous faut en ces jours de lutte, mais — comme chaque fois qu'on se met en contact avec Elle, — un surcroît d'âme et de santé, une vie plus forte, une sève merveilleuse et sacrée ! »

C. H.



LE BINAGE DES POMMES DE TERRE, AUX TROIS-PONTS

AVEC LES SOLDATS DE BERTHELOT



Les premiers prisonniers devant Pourcy.

Mitrailleurs progressant.

Le 18 juillet, bien que fatigués par quatre jours de durs combats, pour nous garder la montagne de Reims, cette position redoutable que l'Allemand nous enviait, les soldats du général Berthelot partaient à l'attaque et, en sept jours, nous donnaient Pourcy, la cote 240, la ferme Méry, Sainte-Euphraise, Bouilly, Marfaux, les bois du Roi et de Courton, Renil, Binson, Orquigny, Villers et Chatillon, rendant ainsi la Marne libre et faisant plus de 2000 prisonniers.



Devant Sainte-Euphraise.

CE QUE LES ALLEMANDS DISENT DE LA GROSSE " BERTHA "

DANS le numéro du 19 juin de la revue allemande : *die Woche*, un publiciste, le baron Georges von Ompteda, consacre un article mi-psychologique, mi-documentaire, aux canons à longue portée qui tirent sur Paris. Après avoir, avec une exagération d'une lourdeur vraiment germanique, décrit l'effroi des Parisiens — ne parle-t-il pas, en effet, d'une séance du Conseil Municipal de Paris, tenue dans les caves de l'Hôtel de Ville ? — et la perturbation qu'il prétend avoir été causée dans le trafic, le baron allemand cite, en s'en moquant, les détails donnés par la presse parisienne. Mais les indications qu'il donne lui-même sur « les points de chute », sont autrement ridicules.

« Qui ne se souvient, écrit-il au début de son article, de notre explosion de joie et de la fureur de nos ennemis, lorsqu'en 1914 nos premiers gros canons à longue portée — il est ici question des pièces qui foudroyèrent les coupoles blindées de Liège et de Namur, — ouvrirent tout à coup leur gueule gigantesque ? La stupéfaction de nos adversaires venait d'abord de ce que Krupp avait réalisé un prodigieux effort, ensuite de ce qu'il eût été possible que nous fussions arrivés à tenir secrète, contre la curiosité toujours en éveil des spécialistes militaires, la création de pièces aussi formidables. Ces deux choses-là ne sont pas le fait de nos ennemis... »

Mais revenons, après cet éloge du génie et de la discrétion allemande, aux premiers coups de la grosse « Bertha ».

« Il arriva, continue le baron, qu'un beau matin, un formidable : « baoum !... » retentit comme un coup de tonnerre. Le canon de Paris vient de parler. Et l'on a travaillé chez nous dans un tel silence qu'il ne vint à l'idée de personne que c'est un canon qui a troué le cœur de la France... Ce doivent être des aviateurs ennemis, pense-t-on à Paris. Car les Français tiennent pour impossible que tous ceux qui ont travaillé à construire la grosse « Bertha » et à l'amener sur sa plate-forme, tous ces ingénieurs, contre-maîtres, ouvriers, officiers et soldats, aient pu, au nom du salut de la patrie allemande, garder un pareil secret et vraiment se coudre la bouche ! Nos ennemis, eux, ne savent, en effet, que crier et vociférer pour la Patrie ».

Après ces quelques considérations psychologiques, voici sur le gros canon quelques précisions techniques. Elles sont intéressantes, mais il convient, après tout, de ne les enregistrer que sous bénéfice d'inventaire.



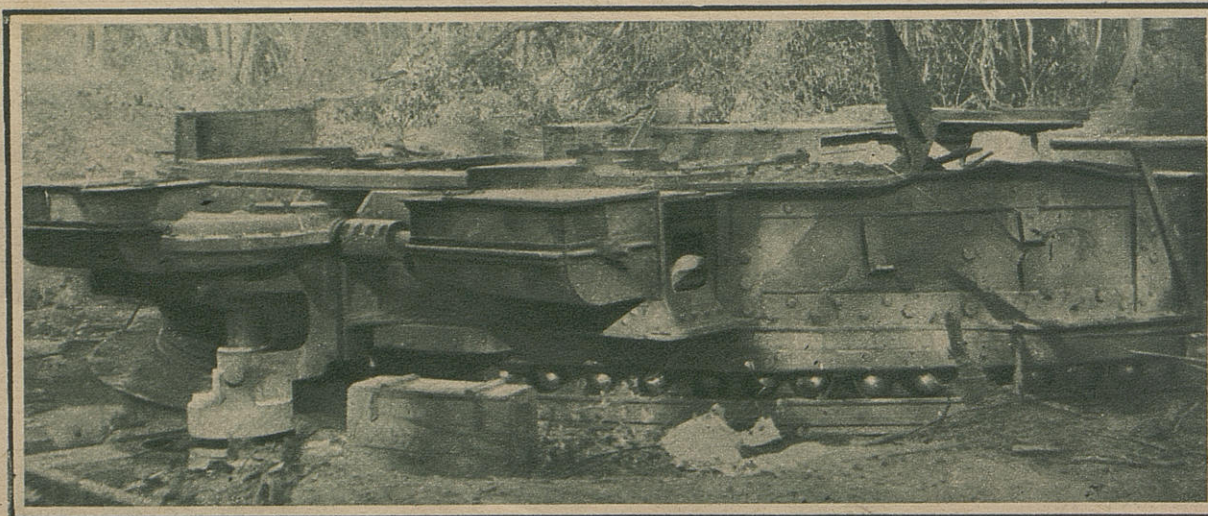
L'escadrille des aviateurs qui repèrent et détruisirent une des premières grosses « Bertha » qui canonnait Paris à la fin du mois de mars.

« Sortons des contes, poursuit-il, et parlons de la réalité. Ce n'est pas seulement un canon qui tire, mais toute une série ; naturellement, quelques-uns sont encore en réserve, car il n'est pas douteux que notre quartier général, qui a tout préparé jusqu'à la dernière vis, ne laisse tirer un canon qui, seul dans son genre, est exposé à tous les hasards provoqués par l'atmosphère, les défauts de charge et de service, ainsi qu'aux coups de projectiles ennemis.

« Si cela devenait un jour nécessaire, la fabrique des canons la plus réputée, la plus riche en expérience, la plus prévoyante du monde, Krupp, qui a construit ces canons,

sion jusqu'au point culminant qu'il atteint. Pour réduire au minimum la course de l'obus à travers des couches d'air, il faut que la pièce tire suivant le plus grand angle possible. Le profane pense probablement que, par la vitesse initiale énorme, il se produit un tel frottement que l'obus doit s'échauffer au rouge. Ceci n'est pas le cas, le refroidissement par l'air l'empêche ; on ne doit pas non plus oublier que, à ces hauteurs phénoménales auxquelles l'obus allemand atteint, une température excessivement basse existe. Par les calculs faits sur les météores par nos astronomes on a obtenu des indications sur les conditions atmosphériques des plus grandes hauteurs et qui ont servi de base pour le calcul du « canon de Paris ».

« Néanmoins, comme pour chaque nouvelle chose, nous avons eu des surprises. En outre, une merveille de ce genre ne peut être construite sans un travail de longue haleine. Ce canon est non seulement le produit de la science, mais aussi et avant tout le résultat d'une expérience de plusieurs décades et d'exercices qu'au point de vue matières premières et main-d'œuvre la seule maison Krupp a pu mettre au service de la patrie. Le nombre des circonstances qui ont contribué à notre invention est tel qu'il est impossible que l'ennemi puisse facilement nous imiter. D'autre part, il faut tenir compte de la quantité de facteurs scientifiques que l'on ne connaît pas exactement et qui ne se terminent que par de longs essais. L'extérieur n'est pas aussi colossal que la fantaisie le dépeint. L'obus ne vole pas si longtemps. »



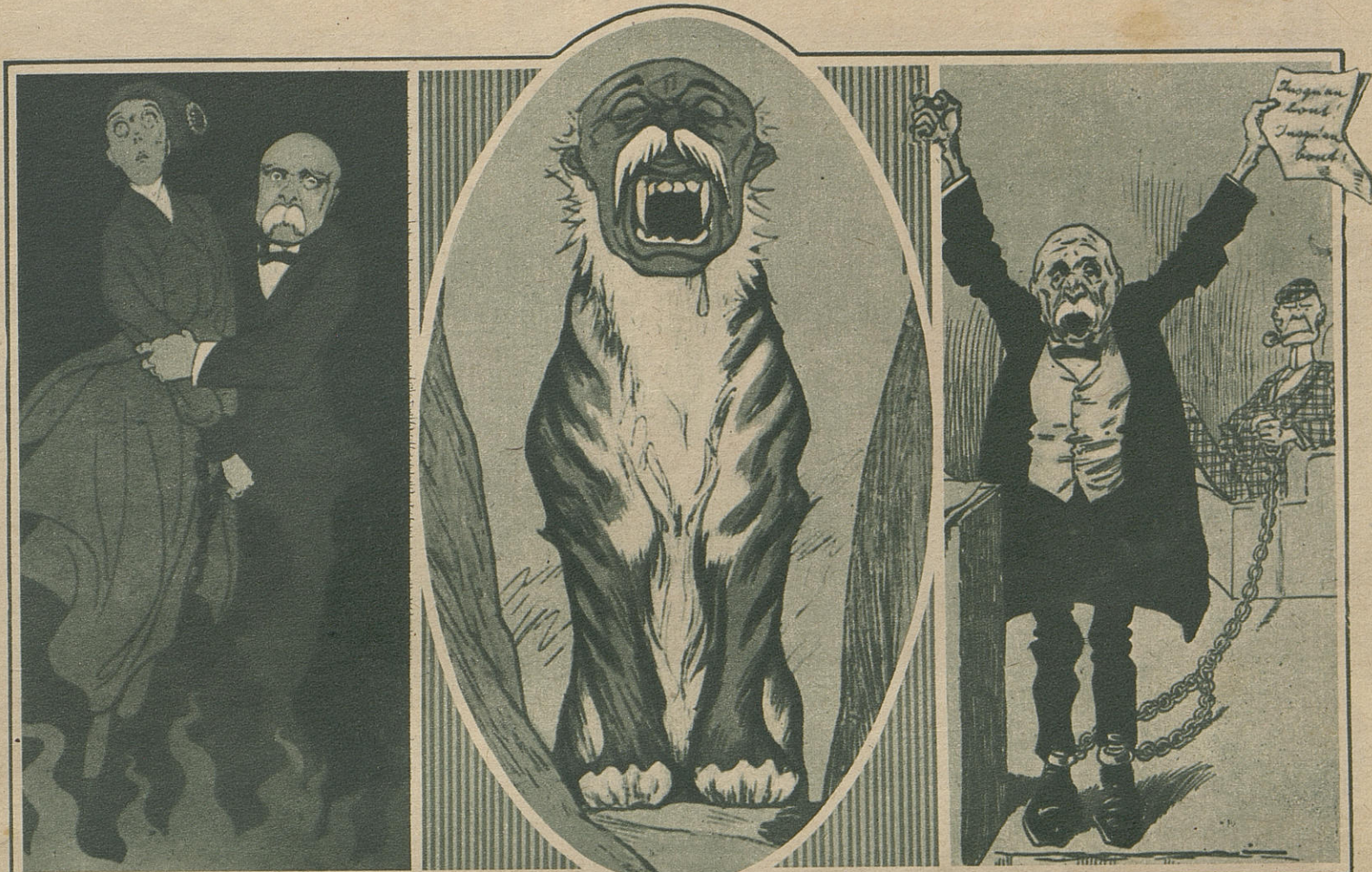
La plate-forme d'une grosse « Bertha » découverte au S.-O. de Brecy ; toute en acier, elle a 11 mètres de diamètre, 3m33 de hauteur et pèse 1 100 000 kilogs. Cette pièce bombardait Paris à 80 kilomètres de distance.

pourra en construire d'autres. On construira seulement autant de canons qu'il sera strictement nécessaire, vu l'énorme emploi de matières premières et de main-d'œuvre, les énormes frais, les exigences de transports, de mise en place et de service. Nous ne construirons pas des « canons de Paris » au hasard ; et là où nous pourrions employer un seul canon qui sera moins coûteux, nous l'emploierons. C'est ainsi, par exemple, que nous avons utilisé les 42, non contre les hommes mais contre des buts de campagne, et cela parce que la vie d'un pauvre nègre hindou, anglais

ou français, n'est pas digne d'autant d'argent. Rien ne nous empêche d'augmenter le calibre à volonté. Seulement les frais en main-d'œuvre et en matières premières deviendraient tellement considérables que cela n'aurait pas sa contre-partie. Au fond, les résultats obtenus jusqu'ici nous suffisent amplement.

J'ai vu.

CLEMENCEAU VU PAR LES BOCHES



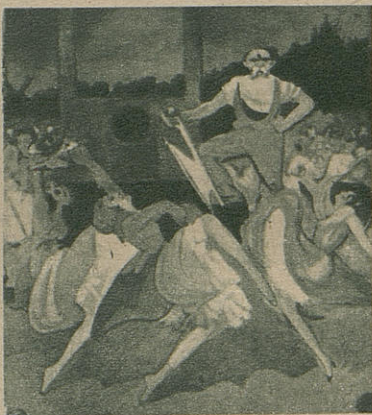
LA FRANCE ENCHAÎNÉE
(Simplicissimus.)

LE TIGRE MÈNE MARRAINÉ
(Meggendorffer Blatter.)

CLEMENCEAU, L'HOMME ENCHAÎNÉ
(Kladderadatsch.)



"QUE MÈ FONT LES DÉSASTRES, POURVU
QUE JE SOIS CONTENT" (Simplicissimus.)



LE DICTATEUR
(Lustige Blatter.)



LLOYD GEORGE ET CLEMENCEAU
LORS DE L'OFFENSIVE DE MAI
(Lustige Blatter.)



LE TIGRE MÈNE MARRAINÉ
(Meggendorffer Blatter.)

Il n'est pas un de nos hommes politiques qu'ils redoutent plus que celui-là dont ils savent la tenace volonté de mener la guerre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire. Avant la guerre, quand ils en parlaient, ils l'avaient surnommé "der deutschenferesser", le mangeur d'Allemands. Aujourd'hui qu'il

leur rentre en pleine chair sa dent de Tigre, ils l'accablent dans le urs journaux de leur haine et des plus basses injures. Ce sera l'un des titres de gloire de notre Premier que d'avoir mérité cette rage de déments furieux qui sentent que, cette fois, ils ont trouvé l'homme qui les meta pour toujours.

UN INTERCLUB DE « FEMINA-SPORTS »



En haut : Le saut de la barre et les exercices de gymnastique.
— Dans l'ovale central : Le lancement du poids après la course.
— En bas : la petite équipe

Le 28 juillet, au Stade Braneion, le club *Femina Sports* a fait disputer différentes épreuves réservées aux jeunes filles. Le "champion" de la réunion fut Mlle Suzanne Liébrard qui, partant scratch dans les 80 mètres handicap, finit première, se classant d'autre part seconde dans le lancement du poids. Mlles Thérèse Brûlé, Mireux, Vuzel, Georget, Cadiés, Janiaud, triomphèrent également avant la démonstration du ballet gymnastique selon la méthode Raymond Duncan.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

L'ABDICATION DE RIS-ORANGIS,
Par Léo LARGUIER Illustrations de Gerda WEGENER
Un volume in-16 (5^e mille) ... Net 4 fr. 50

LES HEURES DÉCHIRÉES (Notes du Front)
par Léo LARGUIER Illustrations de R. DILIGENT
Un volume in-16 (5^e mille) ... Net 4 fr. 50

PLUS PRÈS DE TOI Ceux de Kitchener en France
par Claude FREMY
Un volume in-16 (4^e mille) ... Net 4 fr. 50

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE Roman
d'Aventures Par Pierre Mac ORLAN Illustrations de Gus BOFA
Un volume in-16 (6^e mille) ... Net 4 fr. 50

LA GUERRE DES NUES Racontée
par ses morts Par Jacques MORTANE et Jean DAÇAY Préface du Lieut. FONCK
Un volume in-16 (6^e mille) ... Net 4 fr. 50

CHASSEURS DE BOCHES par Jacques
MORTANE Couverture en couleurs de DAGUET
Un volume in-16 (6^e mille) ... Net 4 fr. 50

ORIENT ROYAL (Cinq ans à la Cour de Roumanie)
par Robert SCHEFFER
Un volume in-16 (6^e mille) ... Net 4 fr. 50

L'ÉNIGME DE CHARLEROI (Que s'est-il passé
à Charleroi?)
Par Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française
Un volume in-16, 128 pages, 4 cartes (27^e mille) ... Net 1 fr. 50

LE MOUTON ROUGE (CONTES DE GUERRE)
par le D^r Lucien-GRAUX
Un volume in-16 ... Net 4 fr. 50

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE
GUERRE
Par le D^r Lucien-GRAUX
Deux volumes grand in-16 (6^e mille) ... Net 12 fr.

SAVOIA ! (LA GUERRE DES CIMES)
Par Eric ALLATINI Couverture en couleurs de CAPPIELLO
Un volume in-16 (3^e mille) ... Net 2 fr.

CAVALIERS DE FRANCE par le Capitaine
LANGEVIN Illustrations de Gérard COCHET Préface de Théodore CHÈZE
Un volume in-16 (3^e mille) ... Net 4 fr. 50

JEPH, LE ROMAN D'UN AS par Henry
DECOIN Préface de G. DE PAWLOWSKI
Un volume in-16 (4^e mille) ... Net 4 fr. 50

CASSINOU VA-T-EN GUERRE
Par Charles DERENNES Illustrations de Léon FAURET
Un volume in-16 (4^e mille) ... Net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

HERNIE BREVETÉ S.G.D.G.
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite - Fixité absolue
MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

PELADE NOTICE GRATUITE
SEMIT, pharmacien
71, rue Matabiau, Toulouse

ARTICLES POUR MILITAIRES
— Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc. —
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris

Pour conserver les numéros de *J'ai ou...* pro-
curez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVOGONAL, 57, rue de la Harpe, Paris

POUR RÉUSSIR en tout par l'hypnotisme, Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

VIENT DE PARAÎTRE :

Yves PASCAL

NOUNE
ET
LA GUERRE



Un vol. in-16. ... net 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE :

Maurice DEKOBRA

SAMMY
VOLONTAIRE
AMÉRICAIN



VOLUME ILLUSTRÉ
de 166 Croquis de l'Auteur
□
Couverture en couleurs
de
:: GUS BOFA ::

Un vol. in-16. ... net 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE :

Charles DERENNES

Le Pèlerin
de Gascogne



Un vol. in-16... net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence. — PARIS

URODONAL

modifie l'hérédité arthritique

« Les morts dominent les vivants. »
(AUGUSTE COMTE)



Tout enfant d'arthritique sera un arthritique. Dès son plus jeune âge, il doit prendre de l'URODONAL pour modifier son terrain et éviter les complications de l'uricémie.

L'OPINION MEDICALE :

« Il faut poursuivre l'arthritisme jusque dans les racines les plus profondes qu'il plonge dans l'enfance, où toutes ses manifestations futures sont en germe. Il faut que tout arthritique veuille avec un soin jaloux sur la santé future de ses enfants et leur assure, maintenant qu'il peut enfin le faire grâce à l'Urodonal, l'immunité contre tous les accidents futurs. »

Professeur LÉGEROT
Ancien prof^r de physiologie générale et comparée à l'École supérieure des sciences d'Alger

Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon 1^{er} 8 l. 30, 2^e 23 fr. 25

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette



Comme une fleur, par la GYRALDOSE

L'OPINION MEDICALE :

« La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici; il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. »
D^r DAGUE, de la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Etabliss^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ttes pharm. La boîte, 1^{re} 5 f. 30; les 4, 1^{re} 20 f.; la gde boîte, 1^{re} 7 f. 20; les 3 boîtes, 1^{re} 20 f.

Pagéol

Énergique antiseptique urinaire



L'OPINION MEDICALE :

Il suffit donc pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 24 heures; quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre; ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux.

D^r HENRI LABONNE,
de la faculté de Paris, licencié ès sciences,
médecin spécialiste à Marseille.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-boîte, franco 6 fr. 60; la grande boîte, franco 11 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Excellent produit non toxique décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant.

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.



Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique

Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

— Avec cette boîte de Gyraldose, vous n'aurez plus ni malaises, ni ennuis.

L'OPINION MEDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

D^r HENRI RAJAT,
Docteur ès sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hôpitaux Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte 1^{re} 5.30; les 4 1^{re} 20^f. La grande boîte 1^{re} 7.20; les 3 1^{re} 20^f.